



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE

UN-WEEK-END A-L'EST —————>

LE FESTIVAL
DES CULTURES
EST-OUEST

DU 27 NOVEMBRE
AU 2 DÉCEMBRE 2019
À PARIS

ARTS VISUELS
LITTÉRATURE
ARCHITECTURE
CONCERT
BANDE DESSINÉE

DANSE
CINÉMA
DÉBATS
THÉÂTRE



BELGRADE

PRESSE ECRITE

15/11/19 **Livres Hebdo** : Michel Puche
20/11/19 **La Vie** : reportage Marie Chaudey
21/11/19 **Le Point** : Annonce
22/11/19 **Le Figaro Littéraire** : Thierry Clermont reportage
29/11/19 **L'Obs** : annonce
23/11/19 **Libération** : annonce
27/11/19 **Télérama** : annonce

<https://www.enlargeyourparis.fr/culture/le-festival-un-week-end-a-lest-a-la-rencontre-dune-belle-inconnue-belgrade>

Novembre 19 **Transfuge**

RADIO

11/11/19 **France Culture I** Les matins de France Culture : Oleg Sentsov

<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/les-matins-en-direct-de-kiev-entretien-exclusif-avec-le-realisateur-ukrainien-oleg-sentsov>

WEB

France Culture.fr

<https://www.franceculture.fr/evenement/un-week-end-a-lest-belgrade>

BIBLIOBS

Texte de Julia Deck :

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20191126.OBS21578/quand-j-ai-cru-apprendre-pour-xavier-dupont-de-ligennes-par-julia-deck.html>

Texte de Manguel :

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20191129.OBS21718/ou-sont-les-intellectuels-par-alberto-manguel.html>

Texte de Bora Cosic :

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20191122.OBS21439/paris-belgrade-villes-entremelees-par-bora-cosic.html>

Texte de Goran Petrovic :

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20191127.OBS21625/sous-le-cedre-par-goran-petrovi.html>

AOC

texte de Basara : <https://aoc.media/fiction/2019/11/16/grandeur-et-decadence-de-la-maladie-de-parkinson/>

TOUTE LA CULTURE

Interview Mila Turajlic

<https://toutelaculture.com/actu/interview-mila-turajlic-marraine-de-ledition-2019-de-week-end-a-lest-nous-parle-de-culture-europeenne/>

Agenda culturel du week-end du 29 novembre

<https://toutelaculture.com/actu/agenda-culturel-du-week-end-du-29-novembre/>

Week-end à l'est : rencontre avec Oleg Sentsov

<https://toutelaculture.com/actu/week-end-a-lest-rencontre-avec-oleg-sentsov/>

Soirée de clôture de « Un week-end à l'Est » : Belgrade, l'effervescence culturelle comme refuge

<https://toutelaculture.com/actu/soiree-de-cloture-de-un-week-end-a-lest-belgrade-leffervescence-culturelle-comme-refuge/>

ZONE CRITIQUE

Entretien avec Bora Cosic _Zone critique

<https://zone-critique.com/2020/01/22/entretien-avec-bora-cosic/>

COURRIER D'EUROPE CENTRALE

Interviews de Mila et Srbijanka Turajlic/ par Mathieu Lericq

<https://courrierdeuropecentrale.fr/cinema-belgrade-et-lhistoire-de-la-yougoslavie-par-le-trouve-de-la-serrure/>

DANSER CANAL HISTORIQUE

<http://dansercanalthistorique.fr/?q=content/festival-un-week-end-l-est-la-belgradoise-dunja-jocic>

MÉDIAPART

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/011219/histoire-pour-tous>

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/301119/retour-sur-les-deux-premiers-jours-du-festival>

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/281119/le-rire-de-basara>

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/281119/plus-peur-du-noir>

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/271119/je-dessine-ainsi-j-ecris-ainsi-je-vis-ainsi>

<https://blogs.mediapart.fr/festival-un-week-end-l-est/blog/251119/la-danse-comme-la-danse>

Allez-y



Paris/Les 23 et 24 novembre

Aux arbres, citoyens !

Qu'il nous soit permis, une fois n'est pas coutume, d'emprunter à Jean-Louis Etienne le titre de son dernier livre (*Aux arbres citoyens !*, Paulsen) pour annoncer le prochain Festival du livre et de la presse d'écologie. Car c'est justement le thème des arbres qui a été choisi pour le 17^e Felipé, organisé au 100, établissement culturel et solidaire du 12^e arrondissement de Paris, et à la Maison des ensembles. Et l'explorateur y sera associé, lors d'une rencontre hors les murs, le 27 novembre à 19h30, à la librairie Atout livre.

D'autres auteurs sont attendus, parmi lesquels Yves Cochet, pour son essai de collapsologie, ou Delphine Grinberg, qui viendra parler de son livre *Sauvons les arbres !*. Au programme des tables rondes : « Amazonie, menaces et résistances », « L'intelligence végétale pour repenser radicalement notre (rapport au) monde ? », « Pillée, brûlée, surexploitée, rasée : comment défendre la forêt ? » et « Combien de COP encore ? Bilan et perspectives stratégiques du mouvement climat ». Enfin, pour celles et ceux qui souhaiteraient découvrir comment s'organise un festival, le Felipé 2019 cherche des bénévoles.

Michel Puche

www.festival-livre-presse-ecologie.org

CROIRE ?

27 invités sont annoncés au 6^e Festival Les idées mènent le monde, à Pau, pour débattre de la question « En quoi croire encore ? ». Parmi eux, Sylviane Agacinski, Hélène Carrère d'Encausse, Alain Finkielkraut, Erik Orsenna et Paule Constant. L'an dernier, ce festival, cher à François Bayrou, a reçu près de 30 000 visiteurs. Au palais Beaumont, du 22 au 24 novembre.

**Pont-Saint-Esprit/
Du 19 au 24 nov.
En famille**

Pour sa 7^e édition, le Festival du livre de Pont-Saint-Esprit (Gard), coorganisé par la librairie Le chant de la Terre, traitera de la question « Quelle famille ? ». On y retrouvera notamment Emmanuelle Bayamack-Tam, Vanessa Bamberger, Michèle Gazier et Paola Pigani. De nombreux partenariats (cinéma, bibliothèques, musée) font de cette manifestation, créée par André Zaradzki, un véritable festival pluridisciplinaire.



**Chaumont/Du 22
au 24 novembre
L'appel de la nature**

28 écrivains sont invités au 17^e Salon du livre de Chaumont sur le thème « L'appel de la nature ». De l'ethnologue Martin de la Soudière aux illustratrices Fleur Oury et Florence Guiraud, en passant par les romanciers Claudie Hunzinger, Hélène Gaudy, Bérengère Cornut, Olivia Rosenthal, Emmanuelle Pireyre, Timothée de Fombelle et les philosophes Alexandre Lacroix et Gilles A. Tiberghien.

**Paris/Du 27 nov.
au 2 déc.
Un week-end
à Belgrade**

Le festival des cultures Est-Ouest, pluridisciplinaire et concentré sur le 6^e arrondissement, recevra Enki Bilal en invité d'honneur et sera placé sous la présidence de la cinéaste Mila Turajlić. Pour cette 4^e édition, la ville de Belgrade sera mise à l'honneur. Une trentaine de rendez-vous, de l'Odéon à l'église Saint-Germain-des-Prés, et des expositions plus nombreuses.

**Colmar/Les 23 et
24 novembre
Transition**

Transition en douceur à Colmar, à la veille du 30^e Festival du livre, entre le précédent conseiller, Patrick Raynal, qui programme une carte blanche en invitant 10 auteurs emblématiques parmi ceux qu'il a invités durant les 10 dernières années, et le nouveau conseiller, Jacques Lindecker, en charge des autres auteurs nationaux et de la programmation des trois scènes de rencontres.

Weekend ^{GUIDE}

DÉAMBULATION | NATURE | BIEN-ÊTRE | CUISINE | LECTURE | SORTIES

LA CONFLUENCE
du Danube et de
la Save, berceau
de la capitale serbe.

Belgrade l'inattendue

Alors que le festival parisien Un week-end à l'Est s'attache cette année à la capitale serbe, balade dans une ville en pleine transformation, énergique et festive.

Les villes sont comme les gens : certaines ne séduisent pas d'emblée, elles exigent qu'on aille y voir de plus près, par-delà les apparences et les réputations. Alors qu'il fait un froid de gueux à Paris, on débarque à Belgrade sous un soleil très doux. 18 °C, les terrasses des rues piétonnes de la vieille ville sont bondées, les tee-shirts de sortie. Il y a de la *dolce vita* dans l'air, loin de l'âpreté à laquelle on s'attendait. Car, quand on dit Serbie, on pense encore

guerre des Balkans. Et il est vrai que les bombardements de l'Otan sur Belgrade ne remontent pas à si loin – 1999, l'année reste gravée dans la mémoire des habitants. Mais

20 ans après, la ville en pleine mutation semble avoir tourné la page, pour vivre à l'heure européenne.

ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

Dans le flot des Belgradois qui déambulent, on retrouve bientôt, dans la rue Knez-Mihailova, la grande artère piétonne où bat le pouls de la capitale, l'écrivain Goran Petrović. Haute silhouette nerveuse, paquet de cigarettes toujours à portée de main – des sans filtres bien râpeuses – il nous invite à balayer du regard les façades alentour et leur joyeux mélange : ville carrefour entre l'Orient et l'Occident depuis le fond des siècles, Belgrade affiche ses influences contrastées dans des bâtisses aux styles austro-hongrois, baroque, Art nouveau, Art déco, mais aussi ottoman, sans oublier les →

GORAN PETROVIĆ,
écrivain, membre de
l'Académie serbe des
sciences et des arts, nous a
guidés dans sa capitale.



Weekend

Y ALLER



Festival à Paris : Un week-end à l'Est

Retrouvez Belgrade à Paris, du 27 novembre au 2 décembre : la capitale serbe est la ville invitée du festival des cultures Est-Ouest. Expositions, concerts, débats et rencontres avec le bédéiste Enki Bilal, la cinéaste Mila Turajlić, les écrivains Goran Petrović et Svetislav Basara, et des dizaines d'autres artistes.
www.weekendalest.com

À Belgrade

L'incontournable événement culturel du moment est la rétrospective au Musée d'art contemporain de la grande artiste et performeuse Marina Abramović, de retour dans sa ville natale après 40 ans. Pour qui veut saisir quelque chose de l'âme serbe, à travers l'énergie d'un corps poussé à ses limites... Saisissant, dérangent, bouleversant.

Jusqu'au 20 janvier 2020.
www.msub.org.rs

constructions brutalistes de la Yougoslavie socialiste. Au pied d'un bel immeuble néoclassique, Goran Petrović raconte : « Il y avait ici, avant la Seconde Guerre mondiale, un café très bourgeois, Le Tsar russe. Au temps de la Yougoslavie, il est devenu une cafétéria pour citoyens égaux. Après la chute du socialisme, Le Tsar russe a brièvement réapparu. Avant que la vague néolibérale ne le remplace par le restaurant d'une chaîne italienne... » Dans une ville où tout bouge en permanence, l'écrivain se fait le gardien secret de la mémoire des lieux, lui qui est né dans un pays qui n'existe plus, lui dont l'œuvre entière est hantée par la marche du temps.

« Belgrade est une femme au sourire blessé, d'autant plus bouleversante », dit-il avec mélancolie. Et ce ne sont pas les grands chantiers actuels qui le rassèrent : la place de la République a perdu son âme, rénover à coups de millions douteux, aplanie en une fade agora. Le centre commercial clinquant élevé au bout de la rue Knez-Mihailova, sans aucun respect des règles d'urbanisme, mord de son toit de verre les tuiles d'un bâtiment ancien... L'écrivain grince. Et peu lui importe que trône au sommet de ce tout récent temple de la consommation un hôtel Mama Shelter, la nouvelle sensation branchée de la ville, avec sa déco au design oriental coloré et son immense bar-restaurant perché sur le toit-terrasse – assez bluffant tout de même. Goran Petrović préfère nous entraîner

jusqu'à la forteresse de Kalemegdan, promenade très populaire et haut lieu de la capitale, qui surplombe le majestueux confluent du Danube et de la Save.

LE MILLE-FEUILLE DE L'HISTOIRE

En franchissant l'enceinte de la citadelle, bâtie à l'emplacement stratégique d'un castrum romain, on avale d'un coup le mille-feuille de l'histoire d'une ville qui fut tour à tour byzantine, bulgare, hongroise, serbe, turque, autrichienne... L'horizon s'ouvre, empourpré par le soleil couchant, avec au loin le quartier ancien de Zemun, très couru aujourd'hui pour ses restaurants au bord du Danube. Plus près, le damier de Novi Beograd, ville-dortoir construite sous le régime yougoslave, attire désormais, dans des tours rutilantes, les bureaux des multinationales et les hommes d'affaires de tout poil. Financé



GORAN PETROVIC devant la librairie Ivo-Andrić, du nom du Nobel de littérature. Au-dessus, le Monument de reconnaissance à la France, alliée de la Serbie en 1914.





LA RUE SKADARLIJA, voisine du quartier de Dorcol, où la jeunesse de Belgrade entretient l'esprit festif de la ville.

grâce à des capitaux chinois, le nouveau pont d'Ada franchit la Save en déployant l'élégant éventail de ses haubans.

Goran Petrović, lui, a grandi à 150 kilomètres plus au sud, dans la petite ville de Kraljevo, dont il dit fièrement, en francophile passionné, qu'elle abritait jadis une usine d'aviation Breguet. À 20 ans, le jeune homme est venu faire ses études littéraires à la faculté de philologie de Belgrade, long bâtiment blanc néo-classique qui fait face à la fac de maths, avec, au centre, un charmant jardin public : « *Entre le lieu où tout peut être expliqué par les mots et celui où tout peut être réglé par les chiffres règne peut-être la vérité* », sourit-il. C'est ici qu'il a rencontré sa future épouse, qui a embrassé la carrière d'archéologue.

Dans la ville, les nombreuses librairies demeurent les stations préférées du pèlerinage intime de Goran Petrović. Au coin de l'Académie serbe des sciences et des arts – dont il est devenu l'an dernier, à 57 ans, l'un des plus jeunes membres –, la librairie Ivo-Andrić a gardé sa belle enseigne en alphabet cyrillique. Elle porte le nom de l'écrivain serbe auteur du chef-d'œuvre *le Pont sur la Drina* et prix Nobel

de littérature en 1961. Le jeune Goran a passé là des journées entières à lire les œuvres qu'il n'avait pas les moyens de s'acheter. Il est aujourd'hui l'auteur de quatre romans, de nouvelles et d'essais traduits en plus de 20 langues, dans lesquels il déploie les draps froissés du temps. Ses visions poétiques et spirituelles y allègent l'éprouvant métier de vivre en des époques chamboulées.

LE CREUSET D'UNE JEUNESSE CRÉATIVE

Les lieux du passé qui élargissent le présent, voilà ceux que l'écrivain chérit. Ainsi de la Cinémathèque yougoslave – à l'abri d'un splendide QG rénové, aux monumentales volées d'escaliers intérieurs – qui compte aujourd'hui parmi les plus importantes au monde pour la richesse de ses archives. Le maréchal Tito fut un grand amoureux du septième art, et Belgrade demeure une ville de cinéma, comme en témoigne la productrice Iva Plemić, qui nous emmène flâner, à la nuit tombée, dans le quartier bohème de Dorcol.

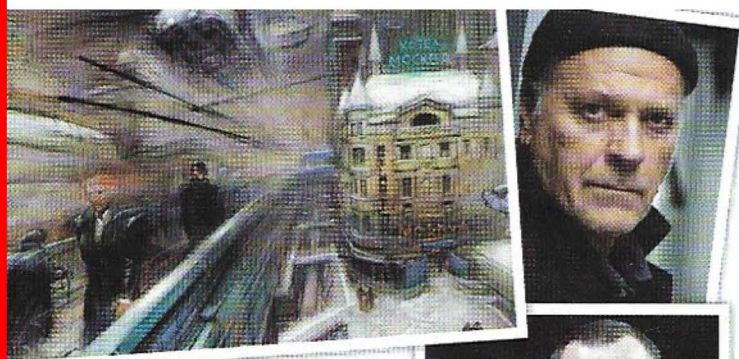
Au détour des rues qui descendent vers le Danube, on dépasse ici une petite équipe de tournage en action, là les clients d'un café en effervescence autour d'un écran

qui diffuse documentaires et films d'art et d'essai. Belgrade s'affiche en creuset d'une jeunesse créative et festive. À deux pas de la rue pavée et touristique de Skadarlija – jumelée avec la butte Montmartre, à Paris... –, on se retrouve dans un décor industriel de l'époque socialiste une sorte de parking désormais bordé de bars, de scènes musicales et de clubs techno. Belgrade se donne des airs de Berlin. En dévalant les escaliers sur l'autre versant de la colline, vers la Save, on repère vite le centre culturel alternatif KC Grad, façade *street art* et mobilier de récup', dans un entrepôt désaffecté du quartier de Savamala. Il est devenu un lieu de résistance au bétonnage des rives par le gigantesque projet urbain Belgrade Waterfront, financé par les Émirats arabes unis, et contre lequel les jeunes Belgradois sont vent debout. Le futur leur donnera-t-il raison ? **TEXTE MARIE CHAUDEY**

PHOTOS TIJANA ĐINDIĆ POUR LA VIE



Tout ce que je sais du temps,
de Goran Petrović,
recueil de nouvelles.
Noir sur blanc.



A l'Est, du nouveau

Rencontres. Le festival Un week-end à l'Est – qui se tiendra à Paris du 27 novembre au 2 décembre – met à l'honneur cette année la capitale serbe, Belgrade. Créé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, l'événement, qui met chaque année l'accent sur une ville d'Europe centrale ou orientale, aura Enki Bilal pour invité d'honneur. A ses côtés, la photographe Goranka Matic, le dessinateur Aleksandar Zograf et les écrivains Svetislav Basara et Goran Petrovic. On prolongera la découverte en lisant le recueil de microrécits que ce dernier vient de faire paraître sous le titre « Tout ce



En haut, la capitale serbe vue par Enki Bilal (à dr.). En bas, le cinéaste Oleg Sentsov.

que je sais du temps» (traduit du serbe par Gojko Lukic, Noir sur blanc, 208 p., 15 €) : des instantanés acérés et poétiques dans lesquels l'auteur se raconte. Le réalisateur ukrainien Oleg Sentsov, libéré au mois de septembre après cinq ans passés dans un pénitencier en Sibérie, sera aussi du voyage ■

SOPHIE PUJAS

Programme et renseignements sur <http://weekendalest.com/>

Wax, zems et sape

Abécédaire. Si vous ne savez pas d'où vient le wax, dans quel pays roulent les zems (bravo ! c'est bien le Bénin), de quel pays Brazzaville est la capitale ou qui est Birago Diop, l'abécédaire cosigné par Alain Mabankou et Abdourahman Waberi arrive à point nommé. L'un vient du Congo-Brazzaville – devenu république du Congo –, l'autre de Djibouti. Tous deux sont écrivains, se sont connus étudiants en France et enseignent aux Etats-Unis. La réunion de leurs plumes pour ce « Dictionnaire en joué des cultures africaines* » n'est pas seulement un joyeux partage de données, mais une mine d'informations variées, puisqu'on y croise aussi bien Mbappé que Sankara,

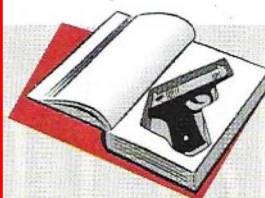
la sape et le CFA, sans oublier une superbe lettre à la jeunesse d'Amadou Hampâté Bâ. On ne connaîtra sûrement pas tout des cultures du continent, mais ce cheminement subjectif mène au-delà de l'alphabet habituel de A comme analphabétisme à Z comme zone de guerre ■ V. M. L. M.

* Fayard, 336 p., 20 €.

Alain Mabankou (à g.) et Abdourahman Waberi.



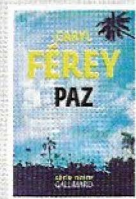
CULTURE



La « Violencia » de Férey

« Paz », de Caryl Férey. Après l'Argentine (« Mapuche »), puis le Chili (« Condor »), le Normand poursuit ses pérégrinations littéraires par la Colombie. Sur la couverture, ça cogne. Un flingue, braqué derrière un nom : Paz. La paix, ironie du mot qui fait tant défaut à cette nation troublée. Où Férey oppose deux frères. Lautaro et Angel, tels Remus et Romulus, Abel et Caïn, dans un jeu de faux-semblants. L'un est un ex-paramilitaire, l'autre un ancien guérillero des Farc... Les deux restent sous la coupe d'un père totemique, dangereux roi Lear au passé trouble. Nous sommes à Bogota, où l'on retrouve des corps démembrés et mis en scène, comme ceux des massacres de la « Violencia ». Une période méconnue de la guerre civile, dont le nom cette fois désigne bien sa qualité : ultraviolente, abominable. Un rappel historique redoutable, entre politique et narcotrafics, mais aussi un polar épique, viril et sentimental, comme de coutume chez Férey ■ JULIE MALAURE

Série noire Gallimard, 544 p., 22 €.



Les choix du « Point »



◆ Série

Le joyau de la Couronne, c'est « The Crown ». La série, qui retrace le règne d'Elisabeth II, concentre sa troisième saison sur la crise économique qui ébranla la société des années 1960 et 1970 et, par ricochet, la monarchie. Décivant avec finesse les faiblesses du prince Charles, elle donne les clés pour comprendre l'incroyable stoïcisme d'Elisabeth II. Sur Netflix le 17 novembre.

◆ Musique

Lomelal a connu une ascension fulgurante grâce à ses rimes drôles et sensibles dans lesquelles il se met à nu avec ses doutes et ses faiblesses. C'est une sorte d'anti-héros du rap, dans la lignée d'Orelsan, de Roméo Elvis et aussi de Jean Jass. L'album que sa

grand-mère lui a inspiré vient d'être réédité avec des titres inédits sous l'autre prénom de cette muse inattendue, « Amina », et certifié triple disque de platine (plus de 200 000 exemplaires vendus). Merci, mamie !

« Amina », réédition de « Jeannine » (Pineale Prod).

◆ Exposition

En marge des avant-gardes, les peintres dits « naïfs » ont construit un chemin singulier. La centaine d'œuvres réunies actuellement au musée Maillol offre un panorama passionnant de cette constellation d'artistes dans l'entre-deux-guerres. Paysages d'Henri Rousseau, natures mortes de Séraphine Louis, nus de Camille Bombois ou scènes urbaines de René Rimbaut (surnommé le « Vermeer de l'art naïf ») : l'hommage est riche, émouvant, inattendu. « Du Douanier Rousseau à Séraphine, les grands maîtres naïfs », au musée Maillol, à Paris jusqu'au 19 janvier.

jeudi 21 novembre 2019 LE FIGARO



L'HISTOIRE de la semaine

ALORS QUE PARAISSENT
ENCORE QUELQUES TITRES
EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE,
LE MONDE LITTÉRAIRE
A DÉJÀ LES YEUX Tournés
VERS LA RENTRÉE DE JANVIER.

Titres

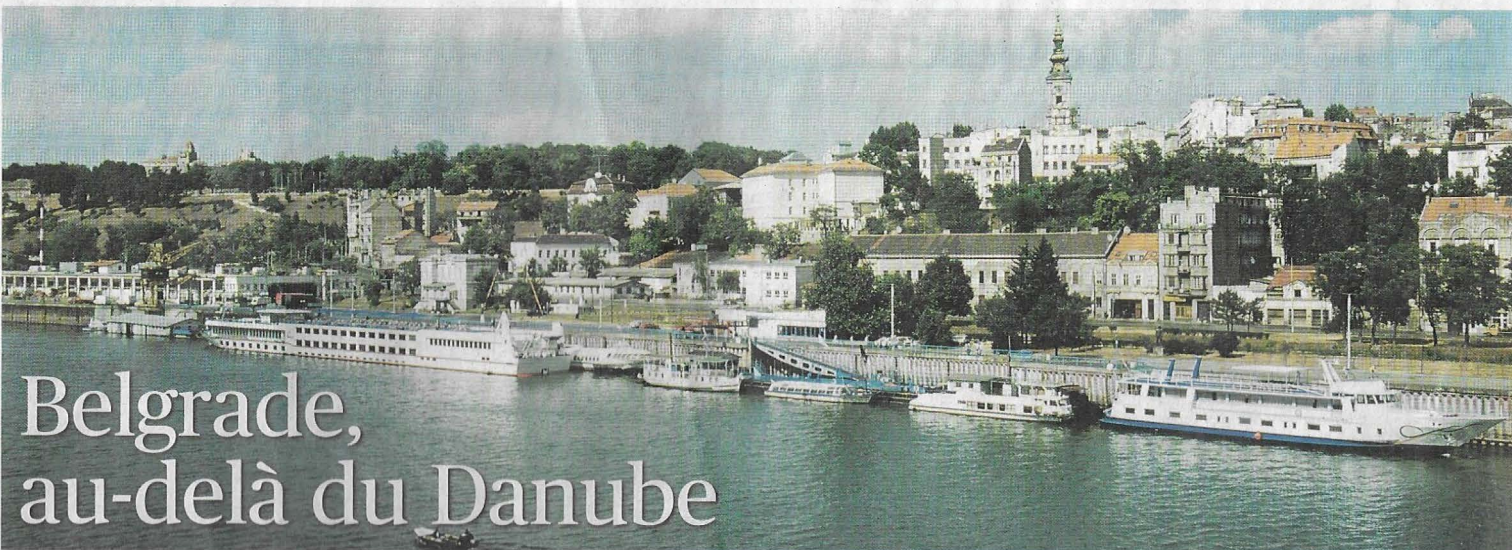
C'est la fin novembre. Les prix littéraires sont derrière nous. On commence à penser sérieusement à la rentrée de janvier. Aux livres nouveaux. A défaut de pouvoir encore les lire, on peut égrener les titres annoncés sur

Janvier 2020, c'est déjà demain !

les programmes des éditeurs ou sur la base Electre. Il y a ceux qui intriguent : *Vie de Gérard Fulmar* de Jean Echenoz (Minuit), *Anne-Marie la Beauté* de Yasmina Reza (Flammarion), *L'Histoire de Sam* ou *l'avenir d'une émotion* de Jean-Marc Parisi (Flammarion).

Ceux qui n'existent pas encore, comme celui du nouveau Belge, troisième volet des tribulations d'Octave Parago (Grasset). Il y a les titres qui en rappellent d'autres : *D'un cheval l'autre* de Bartabas (Gallimard), et ceux qui titillent l'imagination

comme *La Loi du rêveur* de Daniel Pennac (Gallimard). Il y a la sobriété du *Papa* de Régis Jauffret et d'*Une histoire d'amour* de Stéphane Audeguy (Seuil). Et il y a la poésie du regretté Cavanah avec *Crève, Ducon !* (Gallimard). À suivre !



Belgrade, au-delà du Danube

REPORTAGE Rencontre avec Svetislav Basara et Goran Petrovic, invités du festival « Un week-end à l'Est ».

THIERRY CLERMONT
De notre envoyé spécial à Belgrade

Neuf novembre, sous un ciel printanier. La rue piétonne Knez Mikhailova, qui débouche sur le parc Kalanovdan, domine une

Berlin, anniversaire accueilli ici dans une relative indifférence. Un peu plus de deux ans plus tard, la Fédération fondée par Tito implorait. Une nouvelle guerre couvait, avec pour épilogue les bombardements aériens meurtriers de l'Otan sur Belgrade, Novi Sad et Pristina, au Kosovo.

pellent à notre mémoire quelques ouvrages de Claudio Magris, de Paul Morand – qui voyait en Belgrade « la capitale la plus ennuyée d'Europe » ou de Patrick Besson. Et pour les plus curieux, Danilo Kis et son *Jardin, cendre*, ou Ivo Andrić, Prix Nobel en 1961. Le tout

TOUT CE QUE JE SAIS DU TEMPS

De Goran Petrovic, traduit du serbe par Gojko Lukic, Notabilia, 206 p., 15 €.

de Saint-Sava, une des plus vastes du monde orthodoxe, l'insaisissable Basara se déjoue des questions, entre deux bouffées de cigarette, déroute et ironise, en lâchant : « Mes livres parlent mieux que moi. » C'est que l'homme, qui avait versé dans la politique, ne

et Artaud, Alejo Carpentier, quelques poètes mystiques comme Jean de la Croix et la Mexicaine Juana Inés de la Cruz. « Pour l'écriture, c'est d'abord le style, mon mécontentement du monde, mon mécontentement vis-à-vis de moi-même. D'où sans doute mon

LIRE



Colette et
Toby-Chien
(1904).

LE CHOIX DE L'OBS

Animale Colette

COLETTE ET LES BÊTES, PAR GÉRARD BONAL, TALLANDIER, 256 P., 23 EUROS.

À LIRE AUSSI : **LES 7 VIES DE COLETTE**, PAR FRÉDÉRIC MAGET, FLAMMARION, 232 P., 29,90 EUROS.

BELGRADE-SUR-SEINE

Le 4^e festival Un week-end à l'Est, en partenariat avec « l'Obs », invite des artistes et écrivains serbes à discuter avec des auteurs français, à Paris, dans divers lieux du 6^e arrondissement, jusqu'au 2 décembre. Avec Enki Bilal, Sylvain Prudhomme, Goran Petrovic, Oleg Sentsov, Julia Deck, et, le 1^{er} décembre à 15 heures, une rencontre entre Svetislav Basara et Emmanuel Ruben animée par Grégoire Leménager. Rens. sur weekendalest.com

★★★★ Avec son visage triangulaire de chatte persane, ses yeux brillants en amande, ses ronronnements d'aise et sa prose griffue, Colette était elle-même très féline. (En 1912, du temps où, mariée à M. Willy, elle s'illustrait dans la pantomime, n'avait-elle pas joué, à quatre pattes, sur la scène du Bataclan, la chatte amoureuse, dont elle avait dessiné les longues vibrisses au crayon gras ?) Après lui avoir consacré une demi-douzaine d'ouvrages, l'irréfutable et irréductible Gérard Bonal a fait le compte des mistigris qui peuplent l'œuvre et la vie de Colette : plus de cinquante. Une horde ! Si, de Saint-Sauveur-en-Puisaye au Palais-Royal, de la Treille muscate tropézienne à la lande marine de Rozven, elle les attirait tant, c'est qu'ils la tenaient pour « une parente ». Ainsi, à peine avait-elle débarqué, en 1935, dans le port de New York, qu'elle avait vu un matou, la queue en cierge, accourir vers elle en miaulant. « Enfin, ajouta-t-elle, quelqu'un qui parle français. » Les chats, et surtout les chattes, elle les aimait avec « le visage bleu comme une pluie d'été », les « pattes mouillées d'argent », les prunelles d'or et cette manière, silencieuse et caressante, d'accompagner ses travaux d'écriture, de veiller sur ses merveilleux exercices de style. Mais ils n'étaient pas les seuls. Dans le généreux bestiaire (augmenté ici d'étonnantes photos) de la romancière de « l'Ingénue libertine » et du

« Blé en herbe », on trouve des crabes bretons « qui ont le dos en velours de laine », un écureuil brésilien, dont l'haléine sent le musc, un sajou berlinois « beau comme une princesse d'Égypte », un python belge au « pavage d'émail », des abeilles de Passy gourmandes de pollens et de gâteaux, ou encore une femelle serval « couleur de blé mûr » qui régnait, jusqu'à en maîtriser les messages codés, sur le Quai d'Orsay. De la girafe à l'araignée, du bull bringé à l'hirondelle apprivoisée, tous ont donné à Colette, qui empruntait en même temps à la poésie et à l'éthologie, de l'esprit, le goût de la sauvagerie, une gamme infinie de métaphores et l'idée de composer de savoureux « Dialogues de bêtes ». Le bonheur qu'on éprouve à la retrouver, grâce au fidèle Gérard Bonal, dans ce livre à sauts et à gambades se double d'un sentiment de gratitude pour la femme visionnaire qui, la première, soutint la cause animale et annonça l'antispécisme. Car elle ne supportait pas de voir les singes engagés, les ocelots incarcérés, dénonçait les abattoirs, condamnait la maltraitance des chevaux de trait dans Paris, pensait se convertir au végétarisme et prévenait sèchement l'humanité : « N'échapperons-nous pas, à force de crimes, à la confiance des bêtes ? » La réponse est dans la question, très chère Colette.

JÉRÔME GARCIN

sonnage, comme dans celui de Patrocle ; et ils se trouve que tous deux sont plus humains, à tous égards, que les grands héros épiques, comme Achille, Ajax...»

Traduit de l'anglais
par Geneviève Hurel.
Les Belles Lettres,
282 pp., 13,90 €.

WARNER
Pélicles
l'Athénien

croire, maintenant que la situation était devenue tellement difficile. Il était résolu à défendre ses murs ou à les franchir pour combattre.»

at humain

rix Goncourt des lycéens

est une œuvre marquante qu'il époque. Ce roman est admirable- premiers chapitres de l'ouvrage, famille privilégiée, les Farel : le la mère, essayiste aux engage- Stanford. Le texte, avec finesse, es de cette famille et explore sans éalisme et une lucidité imptoya- s sont disséquées. La narratrice, *abustion définitive, c'était le sexe,* nan, cette phrase prend tout son iété, de ses vices, de ses dérives,

ritable déflagration : l'accusation ir de ce moment, le lecteur, peu ciale, se trouve pris dans les roua- e prend soin de décrire minutieu- e vue de la défense comme celui a narratrice réussit à trouver les stitue un viol et de la difficile re- obre n'est pas jeté sur Alexandre, système médiatique prompt à nt viol ? Le jeune homme mérite- ti de la victime, tantôt le parti de nan de devenir un objet littéraire d assume ce choix : « *J'ai souhaité actuels : la médiatisation, le viol, victime, la spirale du mal* », a-t-elle la remise du prix.

in ouverte, génératrice de discus- outes ces raisons, ce roman laisse cœur des lecteurs. En décrivant riblement humains, Karine Tuil aussi humaines. La romancière, omédie Térence, aurait pu dire : *ne m'est étranger.* »

illiard, 346 pp., 21 €.



Karine Tuil, à Paris, 8 octobre. PHOTO CORENTIN FOHLEN. DIVERGENCE

Mort de Bernard Kreiss

Bernard Kreiss, traducteur de l'allemand, est mort le 26 octobre, à l'âge de 81 ans. Il avait reçu en 2018 le Grand Prix de la traduction de la Société des gens de lettres, laquelle rend hommage sur son site à cet « *orfèvre* » en citant les auteurs qu'il a traduits, classiques et contemporains, allemands et autrichiens, Ödön von Horváth, Adalbert Stifter, Theodor Fontane, Georg Büchner, Christoph Ransmayr, Thomas Bernhard ou encore W. G. Sebald.

Belgrade à Paris

La 4^e édition du festival Un week-end à l'Est est consacrée à Belgrade, et aura lieu à Paris du 27 novembre au 2 décembre. Parmi les invités, citons Goran Petrović et le traducteur Gojko Lukić, Svetislav Basara, Mira Popović, Bora Cosić, ainsi que Sylvain Prudhomme, Aurélien Bellanger, Julia Deck et Emmanuel Ruben. Un hommage à Ivo Andrić et Danilo Kiš réunit Pascale Delpech, Lakis Proguidis et Linda Lê le 29 novembre à 19 heures.

Culture

CINÉMA

CONCERT

FESTIVAL

THÉÂTRE

Solenn Cordroc'h | 28 novembre 2019 - Paris

Le festival « Un Week-end à l'Est » à la rencontre d'une belle inconnue : Belgrade



Belgrade / © Igor Gimboš

Injustement méconnue, la capitale serbe est la vedette du festival "Un Week-end à l'Est" jusqu'au 2 décembre à Paris avec au programme une trentaine d'événements.

A l'Est, il y a du nouveau ! Belgrade, la superbe capitale serbe injustement méconnue des circuits touristiques, est à l'honneur cette année d'Un week-end à l'Est du 27 novembre au 2 décembre à Paris (6e). L'occasion de découvrir, à travers une trentaine d'événements, tout un pan de la culture slave. Au carrefour entre l'Est et l'Ouest, Belgrade a toujours été une ville convoitée. Maintes fois détruite, elle est toujours parvenue à renaître de ses cendres et déploie sa vitalité à chaque coin de rue, façonnée par l'hospitalité de ses habitants. Jamais la scène artistique de Belgrade n'a été aussi vibrante. Le festival l'a bien compris. Afin de montrer au public français toute la diversité de la création belgradoise, il a fait appel au dessinateur Enki Bilal comme invité d'honneur et à la réalisatrice Mila Turajlic en tant que marraine. Préparez-vous à être agréablement surpris.

Infos pratiques : « Un week-end à l'Est – Belgrade » à Paris dans plusieurs lieux du 6e arrondissement. Jusqu'au 2 décembre. Plus d'infos sur weekendalest.com



LIVRE REPORTAGE

Le Serbe dans le texte

Le festival parisien de littérature et d'art, **Un Week-end à l'Est**, a pour tradition de mettre chaque année une ville d'Europe de l'Est à l'honneur. C'est Belgrade cette année. Des vieux démons du nationalisme à l'Europe, comment les écrivains voient-ils leur pays ? On est allé interroger quatre des plus brillants d'entre eux. **PAR DAMIEN AUBEL**

REMERCIEMENTS POUR LA TRADUCTION DES AUTEURS GOJKO LUKIC ET IVANA VELIMIRAC

UN WEEK-END À L'EST

quatrième édition,
Belgrade, du 27
novembre au 2
décembre. Pour plus
d'infos : weekendalest.com

Un spectre hante l'Europe, et s'invite même dans la respectable académie Nobel. L'ombre de Milosévic n'est pas exorcisée, on l'a vu aux contorsions gênées de certains à l'annonce du Nobel décerné à Peter Handke, qui avait été présent aux obsèques de l'excité du nationalisme serbe. Svestislav Basara (*Solstice d'hiver*, *Le Cœur de la terre*), qu'on connaît pour son exubérance loufoque et acide, jeteur de pavés dans la mare devant l'Eternel notait ainsi, dans la chronique qu'il tient dans les pages du journal *Danas*, qu'« il arrive parfois qu'un excellent écrivain soit totalement idiot sur le plan politique. Handke est bien un idiot politique, mais cela n'annihile pas le fait qu'il soit un excellent écrivain, et encore moins le fait qu'en donnant son soutien à Milosevic – à ses frais et à son dommage – il n'ait fait que se ridiculiser lui-même sans nuire concrètement à qui que ce soit d'autre. » Une virulence qui n'a rien de surprenant sous la plume d'un auteur serbe, tant le pays et sa littérature ne cessent de se débattre avec les ombres de l'Histoire.

Adulthood

Mira Popovic, journaliste, mais aussi nouvelliste, voire miniaturiste (elle excelle dans la vignette teintée de fantastique, on a pu le constater dans *D'une terrasse à l'autre*), vit en France, mais son regard n'en est peut-



Svetislav Basara

être que plus aiguisé : « il y a, hélas, encore du nationalisme en Serbie, comme il y en a ailleurs en Europe, y compris en France. La différence, c'est que dans les pays démocratiques « normaux » le pouvoir fait tout pour ne pas lui permettre de s'embraser, alors qu'en Serbie on ferme les yeux devant ses excès, quand on ne les approuve pas d'une façon ou d'une autre. Comme si l'on n'avait pas bu cette coupe jusqu'à la lie. Les États-nations ont parachevé leur projet au XIX^e siècle, et le nationalisme faisait alors rage.

En ce sens, la Serbie, et, encore une fois, pas seulement elle, vit quelque chose qui ressemblerait à une puberté tardive. On pourrait employer à ce propos un terme français : adolescence ».

Face à ce nationalisme persistant, tenace, il y aurait de quoi être désabusé, et s'asseoir définitivement sur les mythes idéalistes, confortables d'une Histoire qui marcherait triomphalement vers la lumière. Goran Pérovic, dont les livres sont des kaléidoscopes où s'émiettent joyeusement réalité et genres littéraires (on a tout particulièrement remarqué son *Atlas des reflets célestes*) faisait communiquer entre elles les époques dans *Le Siège de l'église Saint-Sauveur*. Façon de suggérer que l'Histoire est un éternel retour, un piétinement sans fin ni trêve, et qu'elle ne peut susciter que le pessimisme ? « Ici, nous répond-il, tout se répète. Parce qu'on ne sait pas où est le début.



Ni, conséquemment, où est la fin. Encore qu'il me semble que tout se répète et qu'on ne sache pas où est la fin de quoi que ce soit sur le plan mondial non plus. Mais ici ce cercle est plus étroit, la piste est plus courte, si bien que même pour un cent mètres un nouveau passage s'impose, de sorte que la répétition devient plus évidente... Alors qu'au niveau mondial la piste est d'une autre envergure, bien plus grande, le stade est grandiose, et ces retours ne se remarquent pas aussi facilement. Pourtant, un observateur attentif peut reconnaître les « compétiteurs » qui sont passés devant lui cinquante ans auparavant, sauf que maintenant ils ont de nouveaux maillots, un équipement plus moderne. Et, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'ils ne courent plus pour leur pays, leur nation, mais pour des corporations... Pour ce qui est de mon « pessimisme historique », vous n'avez pas tort. J'ajouterai seulement que je tâche d'exprimer ce pessimisme de la manière la plus optimiste possible. C'est avec le sourire que j'ai écrit les phrases qui précèdent. »

Le rire des Serbes

Plus Démocrate qu'Héraclite, les écrivains serbes, moins prompts à sortir le mouchoir qu'à partir d'un éclat de rire, fût-il acerbe ? C'est ce qu'on pense en songeant à Bora Cosic, qui vit aujourd'hui à Berlin, après avoir quitté la Serbie en 1992, « pour des raisons hygiéniques. J'ai senti l'odeur des crimes à venir. » Les crimes de cette décennie de convulsions, de ces années quatre-vingt-dix, pendant lesquelles l'ex-Yougoslavie n'en finissait pas d'agoniser : Bosnie, Croatie, Kosovo, décennie sanglante. Mais le coup de tonnerre qu'a été *Le Rôle de ma famille dans la révolution mondiale* remonte à plus loin, à 1969, lorsque ce concentré de vitriol satirique lui a valu les foudres du

pouvoir socialiste.

« Ce livre était une sorte de sottie, farce joyeuse, mais comme toute moquerie, elle devait inévitablement se frotter aux moins tolérants, c'est-à-dire au régime », résume-t-il, avant d'esquisser une filiation avec les auteurs contemporains.

« Nombreux sont ceux qui se servent de ce procédé carnavalesque et satirique. Svetislav Basara parmi eux, mais aussi Cudic et Pancic, ainsi que d'excellents chroniqueurs en Croatie, comme Jergovic, Tomic et Pavicic. »

Est-ce la perspective de l'entrée de la Serbie dans l'Europe, qui décrispe les mâchoires et allume des sourires ? Pour Mira

Popovic, c'est aussi souhaitable qu'inéluctable : « du point de vue historique, et culturel, et géopolitique, la Serbie fait partie de l'Europe et c'est une grande injustice que depuis vingt ans on dresse tant de barrières et pose tant de conditions à son entrée dans l'UE. » Mais Basara, on s'en serait douté, a une vision moins idyllique : la Serbie restera une éternelle candidate à l'Europe, « tout simplement, la Serbie n'arrive même pas à être en union avec elle-même. ». On le voit, si l'Histoire n'est peut-être plus, pour paraphraser Joyce, un cauchemar dont les Serbes ne parviennent pas à s'éveiller, elle n'est pas non plus un songe doré. Et sans doute

n'y a-t-il qu'une façon d'explorer cette tension, ce mélange de foi en l'avenir et d'incertitude : la littérature, art de l'ambiguïté, de l'irrésolu s'il en est.



Goran Petrovic



Mira Popovic

france
culture



LE DIRECT

Programmes

Podcasts

ACTUALITÉS

L'INVITÉ(E) DES MATINS par [Guillaume Erner](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 7H40 À 8H ET DE 8H20 À 8H45



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION



47 MIN

Oleg Sentsov : "Le régime de Poutine est condamné, c'est un régime de dictateur"

11/11/2019



Le fil culture | Plus de deux mois après sa libération, les Matins sont en direct de Kiev pour un entretien exclusif avec le cinéaste et producteur ukrainien, Oleg Sentsov.



Oleg Sentsov à Kiev en Ukraine le 21 octobre 2019 • Crédits : DANIL SHAMKIN / NURPHOTO - AFP

Deux mois après sa libération par les autorités russes, Oleg Sentsov, le cinéaste ukrainien emprisonné durant cinq ans, s'exprime pour la première fois en France au micro de Guillaume Erner dans "L'invité des Matins".

Le réalisateur ukrainien de 43 ans Oleg Sentsov est d'abord connu pour son film sorti en 2011, *Gaamer*, primé à l'International Film Festival de Rotterdam. Inspiré par sa propre vie, le film raconte l'histoire d'un adolescent qui participe à des compétitions de jeux vidéo et décrit des conditions de vie difficiles dans son village ukrainien.

Opposant à l'annexion par la Russie de la Crimée, territoire dont il est originaire, Oleg Sentsov rejoint le mouvement pro-européen "AutoMaïdan" en 2014 en faveur de la destitution du président ukrainien Viktor Ianoukovitch. Cette même année, il est arrêté et torturé par les services de sécurité russes, puis condamné en août 2015 à vingt ans d'emprisonnement pour participation à une "entreprise terroriste" et "trafic d'armes".

Festival Un week-end à l'Est - Rencontre exceptionnelle avec le cinéaste ukrainien Oleg Sentsov à Paris



Le Festival pluridisciplinaire "Un Week-end à l'Est" sera consacré à Belgrade et se tient à Paris du 27 novembre au 2 décembre avec Enki Bilal en invité d'honneur et Mila Turajlić, cinéaste comme marraine.



Weel end à l'Est • Crédits : rf

En 2016, à l'initiative de Vera Michalski et de Brigitte Bouchard, un nouveau festival culturel a vu le jour à Paris, au cœur du Quartier Latin : *Un week-end à l'Est*. Chaque année, le temps d'un long week-end fin novembre, une ville d'Europe centrale ou orientale est mise à l'honneur à travers ses écrivains, ses philosophes, ses artistes, ses musiciens, ses photographes, ses cinéastes, ses chorégraphes, ses metteurs en scène... Une trentaine d'événements, déclinés sous forme de discussions, de conférences, d'expositions, de concerts, de projections ou d'ateliers, ouverts à tous, pour offrir au public français une opportunité exceptionnelle de goûter à la création vivante des pays de l'Est.

Après Varsovie, Kiev et Budapest, c'est la ville de Belgrade qui sera mise en lumière du 27 novembre au 2 décembre 2019, sous la présidence de la cinéaste Mila Turajlić et avec le dessinateur et réalisateur Enki Bilal en invité d'honneur.

ZOOM SUR : RENCONTRE EXCEPTIONNELLE AVEC OLEG SENTSOV / Dimanche 1er décembre à 19h au Théâtre de la Ville - Espace Cardin à Paris

Libéré par le Kremlin après cinq années d'emprisonnement arbitraire dans le Grand Nord russe à la suite d'un procès qualifié de « stalinien » par Amnesty International, Oleg Sentsov, avait été au cœur de notre édition consacrée à Kiev, il y a deux ans, avec, notamment la première projection en France du film *The Trial : The State of Russia vs Oleg Sentsov*, de Askold Kurov, sur le procès-spectacle qui avait abouti à sa condamnation à vingt ans de prison, un grand débat sur les limites de la liberté d'expression organisé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et le lancement d'une pétition pour sa libération et celle des autres prisonniers politiques ukrainiens. Nous sommes donc particulièrement émus de l'accueillir cette année. Il viendra nous parler d'un combat qu'il poursuit et que nous nous devons de poursuivre avec lui, au delà des murs de sa prison. **Discussion animée par Sandrine Treiner, écrivaine et directrice de France Culture en présence de l'écrivain Andreï Kourkov.**

Entrée gratuite sur réservation <https://www.theatredelaville-paris.com/fr>



Oleg Sentsov • Crédits : nc

Au programme de cette édition, aux Beaux-Arts de Paris : des rencontres avec Enki Bilal et l'artiste Raša Todosijević et la représentation d'une performance théâtrale originale de Milena Minja Bogavac. Toujours côté arts visuels, des expositions à voir tout au long du Festival, parmi lesquelles, à la galerie Folia, « Aménagements successifs du noir », une série de photos de Sladjana Stanković issue d'un projet mené en collaboration avec l'écrivain Sylvain Prudhomme. Nouveauté de cette édition, un volet bande-dessinée où nous retrouverons, aux côtés de Enki Bilal, le plus célèbre des dessinateurs des Balkans, Aleksandar Zograf, à l'occasion d'une exposition de planches originales à la mairie du 6^e arrondissement et dans un échange avec Edmond Baudoin à la bibliothèque André Malraux. Adressé aux enfants, un atelier animé par la jeune illustratrice et designer Nina Batinica dans le prolongement de l'exposition de ses affiches à la Librairie polonaise complète la programmation artistique.

Côté spectacles, une grande soirée Belgrade à la MPAA / Saint-Germain, avec la dernière création en danse contemporaine de la chorégraphe et réalisatrice Dunja Jocić et un concert pour deux pianos hybrides avec LP Duo. Pour les amateurs de musique classique, un concert avec le célèbre duo composé des sœurs Lidija et Sanja Bizjak à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Côté Cinéma, au Christine Cinéma Club, des documentaires de Mila Turajlić, une soirée consacrée à Enki Bilal, des films classiques, dont *Circles* de Srdan Golubović (également présent pour l'occasion), et des films d'aujourd'hui avec, notamment, *Ivana the Terrible*, une comédie mordante et acide d'Ivana Mladenović présentée pour la première fois en France.

Côté littérature, des dialogues entre un auteur serbe et un auteur français - Goran Petrović et Aurélien Bellanger, Svetislav Basara et Emmanuel Ruben, Mira Popović et Julia Deck - à la Librairie polonaise, qui accueillera également l'écrivain Bora Ćosić. À l'INaLCO, le trio Goran Petrović, Svetislav Basara et leur traducteur, Gojko Lukić ; à l'Écume des pages, un hommage à Ivo Andrić et Danilo Kiš, avec leur traductrice, Pascale Delpech, et les écrivains Linda Lê et Lakis Proguidis.

Des débats d'idées, parmi lesquels, à L'espace des femmes - Antoinette Fouque, une discussion sur l'engagement au féminin entre l'universitaire et militante politique Srbijanka Turajlić et sa fille, Mila Turajlić, que nous retrouverons à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en compagnie du politologue Jacques Rupnik, puis aux côtés de Enki Bilal et des écrivains Alberto Manguel et Goran Petrović pour une grande discussion animée par Sandrine Treiner, écrivaine et directrice de *France Culture*.

Retrouvez le programme complet ici <http://weekendalest.com/-PROGRAMME->

« Quand j'ai cru apprendre pour Xavier Dupont de Ligonès... », par Julia Deck



TRIBUNE. La romancière de « Propriété privée » est l'une des invités, à Paris, du 4ème festival « Un Week-end à l'Est », en partenariat avec « L'Obs ». Elle a écrit ce texte pour l'occasion.

Par **Julia Deck** Publié le 26 novembre 2019 à 12h08



Je me souviens de l'instant où j'ai appris qu'on avait arrêté Xavier Dupont de Ligonès à Glasgow. Je me rappelle cette nuit où nous y avons vraiment cru. Je me rappelle la déception à l'annonce que ce n'était pas lui mais un inoffensif retraité des Yvelines.



Quand j'ai cru apprendre pour Xavier Dupont de Ligonès, je mangeais des paccheri alla sorrentina avec Nicolas Trigeassou à la Bocca Felice, un restaurant italien de Grenoble. Nous avions parlé du Square, la librairie qu'il dirige en centre-ville, des Éditions de Minuit, de l'Ukraine, de l'Argentine et de Jean-Paul Dubois qui remporterait nécessairement le Goncourt. La bouteille de chianti était vide, il était l'heure d'aller se coucher quand une alerte a retenti sur le téléphone de Nicolas. Soudain la liesse a fusé dans le restaurant : on avait retrouvé Xavier Dupont de Ligonès. À peu de choses près, c'était Noël pour tout le monde, et sans rien coûter à personne.

 **LIRE AUSSI**

« Tous les ans, Xavier Dupont de Ligonès avait l'habitude de se raser la boule à zéro »

À la Bocca Felice, nul n'avait de raison personnelle de vouloir retrouver Xavier Dupont de Ligonès. Nous n'étions pas proches des victimes, aucunement intéressés à l'affaire. Pourtant il semble qu'elle nous touchait de près, tant la joie qui nous a gagnés coulait pure et simple. C'était la fin du mystère, le dernier des rebondissements en cascade chaque fois qu'un dénonciateur anonyme prétendait avoir repéré l'homme le plus recherché de France. Huit ans de conjectures connaîtraient bientôt leur résolution. On tournait la dernière page du roman qui nous avait si longtemps tenus en haleine, car Xavier Dupont de Ligonès est un roman, une fiction qu'il aurait aussitôt fallu réinventer si l'affaire avait été effectivement résolue.

La plupart des gens, quand ils se lassent de la routine familiale ou rencontrent des difficultés financières, n'assassinent pas leur conjoint, leurs enfants et leurs chiens pour les enterrer sous leur terrasse. La plupart des gens possèdent une aptitude au fantasme qui leur permet de dépasser les petits tracas du quotidien sans recourir à la carabine. La plupart des gens font la différence entre la fiction, où l'on peut rêver d'occire son prochain, et la réalité, où c'est interdit.

A LIRE AUSSI**10 bons romans qu'on a lus cet automne**

Si nous envisageons cette affaire comme un jeu, c'est qu'elle se situe pour nous hors du champ des possibles. Dans les sphères mentales où nous évoluons, un seuil infranchissable nous retient de mettre en actes nos pensées les plus lourdes. Il n'en va pas de même pour Xavier Dupont de Ligonnès, qui s'est autorisé sans trop de difficultés – la longue préméditation en témoigne – à réaliser son fantasme. Si bien qu'il est en quelque sorte passé de l'autre côté, au-delà de cette frontière après laquelle nous cessons de considérer l'autre comme un semblable. Xavier Dupont de Ligonnès est devenu un ogre pour adultes, un monstre de ce panthéon maléfique qui contiendrait également Nordhal Lelandais, Michel Fourniret, Pierre Chanal.

Il est à noter que ces personnages perdent de leur pouvoir d'évocation dès qu'ils sont captifs ou morts. Les catégories de la fiction et de la réalité n'apparaissent donc pas complètement étanches. Tant que subsiste la possibilité d'une révélation, le fantasme continue d'opérer. Quand elle s'éteint, la fiction meurt. C'est en substance ce que je répons lorsqu'on m'objecte que la fin de mes romans est souvent incertaine, ambiguë : j'essaie de construire des fictions vivantes, qui existent encore après la dernière page.

LIRE AUSSI > [Julia Deck, la révélation de Minuit](#)

J'étais récemment en Belgique. J'ai parlé à plusieurs personnes de mon projet d'écrire ce texte autour de Xavier Dupont de Ligonnès. Personne ne savait qui c'était. J'ai trouvé ça un peu léger de la part des Belges. Nous, Français, nous étions passionnément intéressés à l'affaire Marc Dutrou. En revanche, ils savaient très bien qui était Jean-Luc Mélenchon. Ils disaient nous envier ces figures politiques picaresques susceptibles d'embraser les conversations au zinc des cafés, eux dont les débats gouvernementaux s'enlisent en permanence dans des atermoiements grisâtres.

Je résume la pensée de mes interlocuteurs wallons. À mes yeux, les attermolements grisâtres sont infiniment préférables aux gesticulations de notre personnel politique, les affaires de la nation m'apparaissant bien trop sérieuses pour les réduire à une quelconque mythologie. Puis je me suis rappelé que tous les êtres humains ont besoin de figures symboliques pour mettre en chantier les forces qui les animent. Alors, nous qui possédons un panthéon politique si pittoresque ET Xavier Dupont de Ligonnès, je comprends que les Belges nous envient.

Julia Deck, bio express

Née en 1974 à Paris, **Julia Deck** a suivi des études de Lettres à la Sorbonne, puis est partie vivre un an à New York où elle a obtenu de petits boulots dans l'édition. Responsable de communication dans plusieurs groupes, elle a quitté sa fonction en 2005 pour se consacrer à l'écriture. Elle a publié autre romans aux Éditions de Minuit : *« Viviane Elisabeth Fauville »* (Minuit, 2012 et « double » n° 99, 2014), *« Le Triangle d'hiver »* (2014), *« Sigma »* (2017), et, tout récemment, *« Propriété privée »*.

LIRE AUSSI

Paris/Belgrade, villes entremêlées, par Bora Ćosić

Julia Deck au programme de « Week-end à l'Est »

Ce dimanche 1^{er} décembre, à 17h à la librairie polonaise (123 boulevard Saint-Germain, 75006 Paris, **Julia Deck** parlera avec la romancière serbe Mira Popović (*« D'une terrasse à l'autre »*, traduit par Gojko Lukić, Viviane Hamy, 2012) des façons dont on peut « se jouer du réel ».

La rencontre sera animée par la traductrice Julie Bouvard, dans le cadre du quatrième festival « Un week-end à l'Est » qui, en partenariat avec « L'Obs », invite des artistes, intellectuels et écrivains serbes à discuter avec des auteurs français dans divers lieux du 6^e arrondissement, du 27 novembre au 2 décembre. Avec notamment : Enki Bilal, Oleg Sentsov, Sylvain Prudhomme, Goran Petrovic, Alberto Manguel, Bora Ćosić, et, le 1^{er} décembre à 15h, une rencontre entre Svetislav Basara et Emmanuel Ruben animée par Grégoire Leménager.

Plus de précisions sur www.weekendalest.com

Où sont les intellectuels ?, par Alberto Manguel



TRIBUNE. L'auteur de « Je remballe ma bibliothèque » est l'un des invités, à Paris, du 4ème festival « Un Week-end à l'Est », en partenariat avec « L'Obs ». Il a écrit ce texte pour l'occasion.

Par **Alberto Manguel** Publié le 29 novembre 2019 à 10h11



Durant la dictature militaire des années soixante-dix en Argentine, confrontés à des atrocités qui auraient paru inconcevables une décennie plus tôt, des écrivains ont tenté d'analyser et de dénoncer les événements dont ils étaient témoins. Leurs dénonciations n'étaient pas seulement ponctuelles, c'étaient des réflexions approfondies sur la nature de la violence sanctionnée par l'Etat et sur la corruption morale qui sous-tendait le discours officiel.

Le 24 mars 1977, Rodolfo Walsh, romancier et journaliste d'investigation, publia une lettre ouverte à la Junte militaire l'accusant d'être responsable des « *quinze mille disparus, des dix mille injustement emprisonnés, des quatre mille morts, des dizaines de milliers contraints à l'exil.* » Sa lettre s'achevait sur ces mots :

« *Telles sont les pensées qu'en ce premier anniversaire de votre déplorable gouvernement j'ai souhaité adresser aux membres de cette Junte, sans espoir d'être entendu, certain d'être persécuté mais fidèle à l'engagement que j'ai pris voici longtemps de témoigner en des temps critiques.* »

Il y a quarante ans de cela, et les « temps critiques » ont changé de protagonistes et de scénarios, mais n'ont pas pris fin. Chaque jour, les informations rendent compte d'innombrables événements atroces et, dans de nombreux pays (Russie, Syrie, Turquie, Venezuela, Chine), des journalistes et des écrivains sont incarcérés, torturés et parfois tués pour avoir porté ces événements à la connaissance du public. Mais dans beaucoup d'autres pays, particulièrement dans ceux dont les gouvernements déguisent leurs atrocités sous l'apparence de procédures démocratiques, reportages ponctuels et extraits de discours politiques sont insuffisants.

Où sont, dans nos prétendues démocraties, les voix claires, cohérentes, irréfutablement critiques de notre époque, qui ne se contentent pas de dénoncer ces atrocités mais réfléchissent à leurs causes profondes ? En 1932, dans son essai « les Chiens de garde », Paul Nizan dénonçait le silence d'un grand nombre des penseurs de son temps. « *L'écart entre leur pensée et l'univers en proie aux catastrophes grandit chaque semaine, chaque jour, et ils ne sont pas alertés.* » Et il ajoutait :

« *Tous ceux qui avaient la simplicité d'attendre leurs paroles commencent à se révolter, ou à rire.* »

Depuis au moins l'époque de l'Athènes antique, porter témoignage en temps critique est considéré comme un devoir du citoyen, un élément de sa responsabilité civique dans le maintien d'une société plus ou moins équilibrée. Aux lois et règlements officiels, il faut que l'individu oppose constamment des questions : c'est dans la tension (ou le dialogue) entre ce qu'ordonne le trône et les objections de la rue que doit exister une société. Cette activité civile, que Marx, dans ses « Thèses sur Feuerbach » (1845), qualifiait d'activité « *pratique-critique* », est ce que Walsh considérait comme le rôle définisseur de l'intellectuel.

Depuis l'Antiquité, l'intellectuel s'est chargé de ce rôle dans toutes les sociétés que nous avons établies. Soit en revendiquant une rémunération professionnelle, comme les Sophistes, pour leur action dans le « marché public des idées », soit simplement pour l'amour de la vérité et de la justice, comme Socrate, soit en s'opposant aux rigueurs de l'Eglise ou aux abus de l'Etat ; honoré par ses concitoyens ou vilipendé et persécuté en raison de ses déclarations publiques, l'intellectuel a, presque en tous temps, exercé la fonction de voix critique de la société. Certains historiens ont observé que le personnage moderne de l'intellectuel est né pendant les protestations du milieu du XIX^e siècle dans la Russie tsariste, en tant que membre de l'*intelligenrsiya* ; d'autres ont situé ses racines chez les Dreyfusards entraînés par Émile Zola dans la France du XIX^e siècle ; d'autres encore trouvent les origines de l'intellectuel public chez les écrivains des Lumières, tels que Locke, Voltaire, Rousseau, Diderot.

LIRE AUSSI > Comment Voltaire a écrit le « Traité sur la tolérance »

Ce rôle n'est pas, néanmoins, la prérogative exclusive d'auteurs reconnus tels que Zola et Locke : tout individu humain doit être capable de pensée universelle. Parfois, l'intellectuel notable est M. ou Mme Tout le monde, qui ne possède pas ce que nous pourrions appeler une voix professionnelle. Ces hommes et ces femmes pourraient être (sont en général) inconscients du rôle qu'ils jouent, en gens ordinaires dont la parole est fondée sur l'éthique, critiques naturels de leur temps. L'observation de Gramsci s'avère ici utile : « *Il n'existe pas d'activité humaine* », écrit-il dans son « Cuaderno 12 », « *dont on puisse exclure toute intervention intellectuelle, on ne peut séparer l'homo faber de l'homo sapiens.* »

Tout *homo sapiens* peut, à certains moments, se dresser et parler pour tous ceux qui sont condamnés à demeurer anonymes. Peu avant les événements de mai 68, Edward Saïd a défini l'intellectuel en ces termes clairs :

« L'intellectuel, tel que je le comprends, n'est ni un pacificateur ni un facteur de consensus, mais quelqu'un qui s'engage et se risque tout entier sur la base d'un sens critique constant, quelqu'un qui refuse, quoi qu'il en coûte, les formules simples, les idées toutes faites et les confirmations complaisantes de déclarations et actions des détenteurs du pouvoir et autres esprits conventionnels. »

LIRE AUSSI > [Retour à Edward Saïd : ce que l'orientalisme dit de l'Occident](#)

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'intellectuels engagés qui parlent fort et clairement de notre situation actuelle. Qui nous rappellent, jour après jour et soir après soir, que l'essence de l'Utopie est son inexistence et que la responsabilité des intellectuels ne consiste pas à rêver les plans d'une société utopique qui n'advientra jamais mais à prendre la parole afin d'améliorer la société qui est maintenant la nôtre, douteusement enracinée sur cette terre. On peut y arriver, au moins en partie, en présentant le miroir du monde à tous ceux d'entre nous qui l'habitons et en nous faisant honte de notre inaction.

Dans un éditorial récent, Charles Blow, journaliste du « New York Times », a interrogé ses compatriotes américains :

« Où étiez-vous lorsque des corps flottaient sur le Rio Grande ? Qu'avez-vous dit lorsque ce président se vantait d'avoir agressé des femmes et défendait des hommes accusés de semblables violences ? Quelle a été votre réaction lorsqu'il a dit qu'il voyait des gens très bien au nombre des Nazis ? Où était votre indignation devant les milliers de morts à Puerto Rico ? Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous dit ? Et, pour les confrères dans ma profession, qu'avez-vous écrit ? »

Peut-être qu'ils sont là, mais que nous n'entendons pas encore clairement leurs voix, ni ne voyons leur envergure. Peut-être que, étant leurs contemporains, nous sommes trop proches d'eux, et que pour reconnaître les Voltaire et les Socrate d'aujourd'hui il nous faudrait la distance d'un siècle ou deux. Outre ce désavantage qu'est la proximité, nous souffrons aujourd'hui d'un autre handicap, plus sérieux, qui atténue ces voix où que, comme nous en sommes persuadés, elles existent.

LIRE AUSSI

Paris/Belgrade, villes entremêlées, par Bora Ćosić

Le XXI^e siècle est l'âge de la perte de foi en la parole. Presque pour la première fois dans l'Histoire, l'instrument du langage n'est plus généralement considéré comme un instrument de la raison, qui nous permet d'apprécier et de transmettre l'expérience avec toute la précision possible. Ambiguïté, doute, approximation ont toujours été des éléments de notre langage mais, en dépit de ces fragilités (que les poètes convertissent en forces), nous avons pu fournir, pour consolider la raison et la signification, des étonnements tels que le ton, la grammaire et d'innombrables procédés rhétoriques, et ils ont fonctionné avec plus ou moins d'efficacité jusqu'à maintenant.

Aujourd'hui, toutefois, le discours public semble se fier exclusivement à la communication d'émotions, et on ne considère plus l'incohérence comme une faiblesse de la pensée mais comme une preuve d'authenticité, celle d'une conviction qui n'est pas le résultat des mécanismes froids d'un esprit rationnel mais d'un élan sincère, jailli « des tripes ». Un tweet ou un slogan commercial ont plus de poids aujourd'hui qu'un essai mûrement réfléchi. Dans ce climat de déraison, l'acte intellectuel perd son prestige ancestral et, ainsi que nous ne le savons tous que trop bien, *fake news* et mensonges publics s'épanouissent en toute liberté. Les intellectuels sont décrits par le pouvoir comme des « ennemis du peuple » et dressés contre le citoyen ordinaire qu'ils sont accusés de mépriser. Il importe donc plus que jamais, au cœur de telles accusations de négligence et de dédain, que des voix raisonnables, des voix semblables à celle de Rodolfo Walsh dans le passé, témoignent sans relâche. Rien n'excuse l'indécision intellectuelle.

LIRE AUSSI

« Quand j'ai cru apprendre pour Xavier Dupont de Ligonnières... », par Julia Deck

Devant la Porte de l'Enfer, Dante voit la foule des Indécis que l'Enfer rejette et dont le Paradis ne veut pas, qui courent en rond, harcelés par des mouches et des guêpes.

« C'est [me dit-il] la misérable guise que tiennent ceux, à tas, dont le cœur morne vécut sans infamie et sans louange. »

Il nous faut choisir, et le choix auquel tout intellectuel est confronté est celui d'être ou ne pas être un témoin critique de notre époque cruelle : d'observer et de voir le sort des faibles, des gens sans pouvoir, des gens sans voix, de ceux qui, condamnés à l'oubli, échouent sur la côte de Lampedusa ou sur les rives du Rio Grande. Mais, aussi, de s'engager dans des discussions raisonnées avec ceux qui détiennent entre leurs mains les décisions stratégiques d'où dépend le sort de tous les individus qui ont été privés de la voix à laquelle ils ont droit. En un mot, le choix incontestable est celui de parler ou se taire.

Alberto Manguel, bio express

Né en Argentine en 1948, **Alberto Manguel** a passé ses premières années à Tel-Aviv où son père était ambassadeur. En 1968, il quitte l'Argentine, avant les terribles répressions de la dictature militaire. Il parcourt le monde et vit, tour à tour, en France, en Angleterre, en Italie, à Tahiti et au Canada, dont il prend la nationalité. Ses activités de traducteur, d'éditeur et de critique littéraire le conduisent naturellement à se tourner vers l'écriture. Composée d'essais et de romans, son oeuvre est internationalement reconnue. Son dernier livre paru s'intitule « Je remballer ma bibliothèque. Une élégie et quelques digressions » (traduit de l'anglais par Christine Le Boeuf, Actes Sud, 2018).

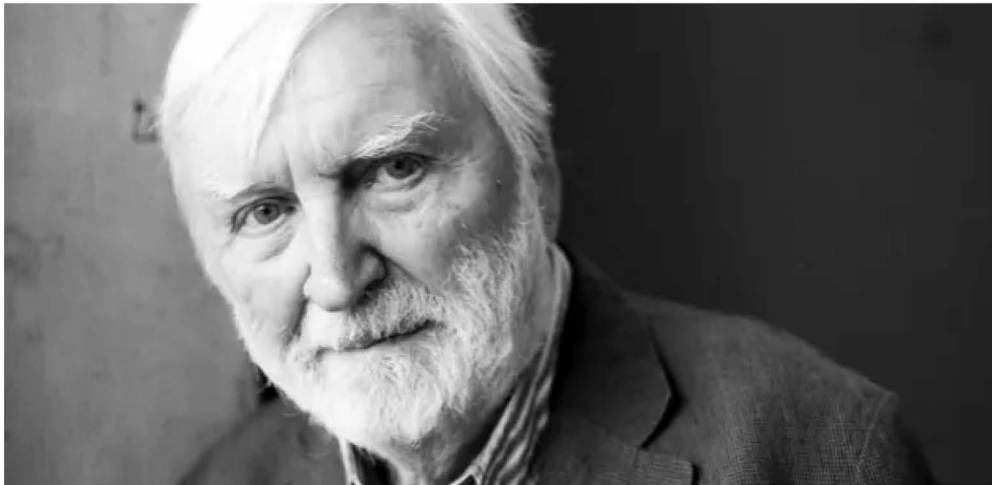
Alberto Manguel au festival « Un Week-end à l'Est »

Ce lundi 2 décembre à 20h, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (75006 Paris), **Alberto Manguel** participera à une grande rencontre avec Mila Turajlic, Goran Petrovic et Enki Bilal, intitulée « Belgrade, l'effervescence culturelle comme refuge ».

Cette rencontre sera animée par Sandrine Treiner, directrice de France Culture, dans le cadre du quatrième festival « Un week-end à l'Est » qui, en partenariat avec « L'Obs », invite des artistes, intellectuels et écrivains serbes à discuter avec des auteurs français dans divers lieux du 6^e arrondissement, du 27 novembre au 2 décembre. Avec notamment : Enki Bilal, Oleg Sentsov, Sylvain Prudhomme, Goran Petrovic, Alberto Manguel, Bora Cosić, et, le 1^{er} décembre à 15h, une rencontre entre Svetislav Basara et Emmanuel Ruben animée par Grégoire Leménager.

Plus de précisions sur www.weekendalest.com

Paris/Belgrade, villes entremêlées, par Bora Ćosić



TRIBUNE. L'auteur du « Rôle de ma famille dans la révolution mondiale » est l'un des invités, à Paris, du 4ème festival « Un Week-end à l'Est », en partenariat avec « L'Obs ». Il a écrit ce texte pour l'occasion.

Par **Bora Ćosić** Publié le 22 novembre 2019 à 12h22



Le Monument de reconnaissance à la France, dans le parc principal de Belgrade, a été érigé vers la fin des années 1930, à l'époque de ma tendre enfance. Cette sculpture monumentale de Meštrović représentait une dame colossale aux seins nus, brandissant l'épée en direction des tyrans et ma maman cachait mes yeux pas tellement à cause de l'épée, mais plutôt à cause des seins voiletés en bronze. Ainsi mon premier contact avec le monde francophone gardait quelque chose de secret, de mystérieux, presque défendu.

Grandissant dans une vaste maison louée au centre de Belgrade, je n'avais pas la moindre idée que là, de l'autre côté de la rue, vivaient les plus éminents poètes du surréalisme belgradois, amis et proches collaborateurs d'André Breton – ces noms et références seront découverts plus tard, lors de ma formation intellectuelle. Peu importe, dans ce haut immeuble qui faisait l'angle, deux surréalistes hantaient les années de mon enfance avec leur écriture burlesque et mordante, face à mes parents bourgeois et leur ignorance totale. De ce fait, deux époques étaient en collision, l'une n'ayant aucune connaissance de l'autre. Ainsi nulle ville n'est uniquement ce qu'elle est, mais remplie de tant d'éléments divers, entremêlés. Et au bout de cette même rue, il y avait une petite librairie, et dans ses vitrines des petits livres intéressants, multicolores, en langue inconnue.

Dans cette progression sophistiquée de la rébellion intellectuelle dirigée contre les compréhensions fort usitées des œuvres littéraires, mais aussi contre la dictature du royaume des Karadjordjević, s'écoulait ce liquide tiède de la vie triviale et citadine, abondant pareillement en certaine francité. Mes tantes perdaient la tête pour les yeux bleus de Jean Gabin en jetant des regards jaloux sur la peau angélique de Michèle Morgan. Sur cette vague des plaisirs cinématographiques quelques mots français ont surgi dans la vie de chaque jour, et ensuite sont apparues les enseignes des magasins et des institutions : *La Parfumerie française*, *La Librairie française*, *rue Franchet d'Espèrey*.

Mon oncle lascif évoquait un certain « faire l'amour à la française », ce qui est resté sans explication pour l'écolier en cours élémentaire 2e année. Encore plus mystérieux était le chuchotement entre les adultes mâles dans la famille, au sujet de la demoiselle à l'étage au-dessus qui a attrapé « le mal des Français ». Tout se résumait à cela : il existe un ensemble entier de phénomènes non encore assimilés, et parmi eux, une francité à part. Dans une petite capitale balkanique, il y a eu beaucoup de choses qui se sont francisées, comme si des morceaux de la ville lointaine de Paris avaient été transportés en détails, comme une sorte de substitut, ou comme des échantillons servant à sa fabrication.

Durant les années 1950, l'époque de notre « socialisme rose », nous, les enfants de ce régime, toujours sans passeport, apprenions sur le reste du monde grâce à ses représentants au hasard. Le poète Dušan Matić nous a parlé d'une pièce de théâtre très étrange, parisienne, où deux clochards assis sous un arbre discutaient comme s'ils étaient deux philosophes. Ce poète a appris à ma génération que les clochards peuvent parler comme des sages, et les philosophes officiels comme des ignares. Il s'est passé encore un peu de temps avant que cette pièce célèbre soit jouée dans notre ville, et son auteur devienne proche de

L'enfant qui explore le monde constate tôt ou tard les différences entre les langues parlées autour de lui. Avant tout, j'ai remarqué la langue de mes voisins, émigrés russes d'Odessa, ensuite des mots sibyllins d'une dame fortement fardée, couturière de ma mère, originaire de Lyon. Il a fallu attendre vingt ans pour que ces messieurs de la demeure voisine deviennent mes parents spirituels. Ceux qui durant mon enfance écrivaient leurs poèmes incompréhensibles, et en même temps envoyaient leurs missives d'un appartement à l'autre par un valet en livrée. J'avais à acquérir beaucoup de connaissances nouvelles pour faire des liens entre les événements, apparemment sans aucun lien, pour comprendre ceux qui n'ont pas eu lieu ou presque pas.

Dans cette progression sophistiquée de la rébellion intellectuelle dirigée contre les compréhensions fort usitées des œuvres littéraires, mais aussi contre la dictature du royaume des Karadjordjević, s'écoulait ce liquide tiède de la vie triviale et citadine, abondant pareillement en certaine francité. Mes tantes perdaient la tête pour les yeux bleus de Jean Gabin en jetant des regards jaloux sur la peau angélique de Michèle Morgan. Sur cette vague des plaisirs cinématographiques quelques mots français ont surgi dans la vie de chaque jour, et ensuite sont apparues les enseignes des magasins et des institutions : *La Parfumerie française*, *La Librairie française*, *rue Franchet d'Espèrey*.

Mon oncle lascif évoquait un certain « faire l'amour à la française », ce qui est resté sans explication pour l'écolier en cours élémentaire 2^e année. Encore plus mystérieux était le chuchotement entre les adultes mâles dans la famille, au sujet de la demoiselle à l'étage au-dessus qui a attrapé « le mal des Français ». Tout se résumait à cela : il existe un ensemble entier de phénomènes non encore assimilés, et parmi eux, une francité à part. Dans une petite capitale balkanique, il y a eu beaucoup de choses qui se sont francisées, comme si des morceaux de la ville lointaine de Paris avaient été transportés en détails, comme une sorte de substitut, ou comme des échantillons servant à sa fabrication.

Durant les années 1950, l'époque de notre « socialisme rose », nous, les enfants de ce régime, toujours sans passeport, apprenions sur le reste du monde grâce à ses représentants au hasard. Le poète Dušan Matić nous a parlé d'une pièce de théâtre très étrange, parisienne, où deux clochards assis sous un arbre discutaient comme s'ils étaient deux philosophes. Ce poète a appris à ma génération que les clochards peuvent parler comme des sages, et les philosophes officiels comme des ignares. Il s'est passé encore un peu de temps avant que cette pièce célèbre soit jouée dans notre ville, et son auteur devienne proche de

l'écrivain et philosophe Konstantinović. « Beckett ami » (« *Beket prijatelj* », 2000). Le surréalisme était et restait une somme d'enseignements, où il y avait ce qui est important, surtout français, jusqu'à l'arrivée du vent de Vienne, le vent psychanalytique. Car les textes les plus intéressants au monde, rédigés simultanément, dans les endroits différents, nous paraissaient irraisonnés et fous.

Quand j'ai visité Paris pour la première fois, j'ai aussitôt réalisé que l'important ne se trouvait pas sur la grande place ronde avec l'obélisque égyptien, mais dans un magasin minuscule, à côté d'une ancienne église, dans la librairie *Le Minotaure*. D'elle, comme d'un comité central d'une civilisation nouvelle, étaient envoyées toutes les proclamations, commandes et instructions, « que, comment et à l'aide de quoi » faire dans la vie d'un individu, pour qu'il consacre son existence à mettre en œuvre ces proclamations et ces ordres.

Notre admiration pour la francité ne se réduisait pas à quelques acteurs yougoslaves, qui se sont par hasard retrouvés dans des films parisiens. Il fallait prendre le chemin de mes aïeuls, apprendre à marcher en suivant leurs pas, par exemple ceux du sage belgradois Marko Ristić, au temps du *Manifeste du surréalisme*, du poète de l'au-delà de la raison Monny de Bouilly, qui se sont liés d'amitié, sur un pied d'égalité, avec leurs confrères surréalistes français au Café de Flore, et ailleurs. Les jeunes gens de ma génération – Dado, Veličković, Kiš ont senti tout ça et ils ont démenagé une partie de l'esprit belgradois à Paris. Une « mésalliance » s'est mise en place entre les hommes les plus talentueux de mon temps. Lorsque les Français ne sont plus uniquement les Français, mais les Roumains, les Espagnols, les Serbes.

Un artiste naïf croate, Generalić a placé la tour Eiffel au milieu d'un champ sur son tableau de Hlebine. Maintenant que le moment est venu d'amener Belgrade, par petits morceaux également, sur les pavés de l'immense capitale française, notre séjour ici, se résume, à petite échelle, à ce que nos précurseurs, mes mères et pères spirituels, ont déjà accompli.

Traduit par Ivana Velimirac

Sous le cèdre, par Goran Petrović



TRIBUNE. L'auteur de « Tout ce que je sais du temps » est l'un des invités, à Paris, du 4ème festival « Un Week-end à l'Est », en partenariat avec « L'Obs ». Il a écrit ce texte pour l'occasion.

Par **Goran Petrovic** Publié le 27 novembre 2019 à 12h24



Qui sait quand ils ont quitté leur patrie pour venir dans ce riche pays occidental ? Qui sait quand ils se sont fixés dans cette ville que bon nombre de gens considèrent comme l'une des plus belles du monde ? Le week-end, au moins une fois par mois, entre tant de choses intéressantes, des dizaines de jardins publics, des expositions et des musées, les soldes des grands magasins, ils choisissent une promenade au jardin botanique. Ce jardin – en partie couvert, en partie à ciel ouvert – est grand, comme tout l'est ici, et on affirme non sans fierté qu'il n'est plante endémique ou rare que l'on ne puisse y faire pousser.

Ils sont sortis ce matin de leur appartement en banlieue. Ils ont pris un bus, puis le métro, puis un autre bus pour venir dans ce jardin botanique, comme en une sorte de pèlerinage... Oui, c'est cela, ils y viennent en famille, dans un seul but : s'asseoir sous « leur » arbre. La grand-mère, en habit traditionnel, tête couverte d'un foulard, n'a jamais appris la langue de leur nouveau pays. La deuxième génération, son fils et sa bru, la parle avec un fort accent. Leurs enfants, une fillette et deux garçons jumeaux, nés ici, ne savent dire que quelques mots de l'ancienne langue de la famille.

C'est dans cette langue que la vieille femme s'adresse aux enfants, les parents leur traduisent ce qu'elle dit, puis les enfants corrigent leurs parents, car ils connaissent leur nouvelle langue bien mieux qu'eux, ils l'ont apprise à la maternelle, puis à l'école. Ainsi cette famille qui marche dans les allées du jardin botanique paraît bruyante, ou du moins très bavarde comparée aux autres visiteurs qui, abîmés dans leurs pensées, promènent leurs chiens ; courent en couple ou en groupe, transpirant pour leur santé ; ou, solitaires, assis sur des bancs, mangent un sandwich, lisent un livre ou un journal.

La journée est belle. Ensoleillée. Le ciel limpide. Les enfants, remuants comme ils le sont tous, s'élancent de temps à autre sur une allée gravillonnée, soulevant la poussière. Le fils et la bru veillent aux pas de la vieille femme, la soutiennent. À son âge, elle marche difficilement, qui sait combien de fois elle pourra encore les accompagner au jardin botanique, se joindre à leur petite excursion, au pèlerinage ? Néanmoins, passant entre les pavillons, cahin-caha, ils parviennent à leur but : dans un coin du jardin vivent trois cèdres du Liban, flanqués d'écriteaux avec leur nom en latin et l'année où les botanistes les ont plantés ; aucun des trois n'a moins de quatre siècles.

La famille s'assoit sous le plus branchu des cèdres. C'est un arbre puissant. Il pousse étrangement, sa frondaison est irrégulière, et on a pourtant l'impression que c'est la seule forme qu'elle pouvait prendre. Son ombre est ajourée ; d'en bas, on doit sans doute avoir l'impression que le voile bleu du ciel est tombé sur les pousses vertes et s'est uni à elles au cours des siècles.

LIRE AUSSI

Paris/Belgrade, villes entremêlées, par Bora Ćosić

Ils regardent tous le ciel à travers les branches de cet arbre que l'on voit aussi sur le drapeau de leur ancien pays. C'est une petite fête, une petite célébration. Les enfants ne chahutent plus, ils regardent, émerveillés. Les parents ne parlent plus, n'expliquent pas ce qu'a dit la grand-mère. Et d'ailleurs ils n'ont plus rien à traduire, car la vieille femme dénoue sans un mot un carré de tissu, distribue de petits pains plats à toute la famille. Assis sous cette somptueuse frondaison, ils mangent en silence ces petits pains cuits à la maison et, à travers les branches de l'arbre scrutent, croient-ils, le ciel du pays qu'ils ont fui il y a longtemps.

Qui ne s'est jamais trouvé sous un cèdre ne sait pas à quoi l'éternité ressemblait à l'origine.

Traduit par Gojko Lukić



Goran Petrović, né en 1961, est l'un des plus importants écrivains serbes contemporains.

Goran Petrović, bio express

Né en 1961 à Kraljevo, **Goran Petrović** est l'un des plus importants écrivains serbes contemporains. Il a remporté les plus hautes distinctions littéraires dans son pays. Ses œuvres sont traduites dans une vingtaine de langues. Parmi elles, quatre sont disponibles en français : « Soixante-neuf tiroirs » (Le Rocher, 2003), « Le Siège de l'église Saint-Sauveur » (Seuil, 2006), « Sous un ciel qui s'écaille » (Les Allusifs, 2010) et, tout récemment, dans une traduction signée Gojko Lukić, les nouvelles rassemblées dans « Tout ce que je sais du temps » (Noir sur Blanc/Notabilia, 2019).

Goran Petrović à Paris pour « Un Week-end à l'Est »

La quatrième édition du festival « Un week-end à l'Est » qui, en partenariat avec « L'Obs », invite des artistes, intellectuels et écrivains serbes à discuter avec des auteurs français dans divers lieux du 6^e arrondissement, se tient à Paris du 27 novembre au 2 décembre. Avec notamment Enki Bilal, Oleg Sentsov, Sylvain Prudhomme, Alberto Manguel, Julia Deck, et, le 1^{er} décembre à 15h, une rencontre entre Svetislav Basara et Emmanuel Ruben animée par Grégoire Leménager.

LIRE AUSSI

Gagnez vos places pour une soirée du festival « Un week-end à l'Est »

Le festival ouvre ce 27 novembre avec des lectures en musique et en dessins, en serbe par les écrivains Mira Popović, Svetislav Basara, Bora Ćosić, **Goran Petrović** et en français par le comédien Jacques Bonnaffé, mises en dessins par Aleksandar Zograf sur le jazz balkanique du contrebassiste Nenad Vasilic. (Reid Hall, 4, rue de Chevreuse, 75006 Paris.)

AOC

NEWSLETTER | **ABONNEMENT**

dimanche
17.11.19
F

[Fiction]

ROMAN (EXTRAIT)

Grandeur et décadence de la maladie de Parkinson

Par **Svetislav Basara**

ECRIVAIN

Demian Lavrentievitch Parkinson, mort dans un camp de la Kolyma, est l'inventeur de la pathologie du même nom, la maladie originelle elle-même, l'authentique parkinsonisme selon lequel « l'homme est en fait une maladie incurable » et la santé son état négatif. D'où la nécessité de propager cette maladie : ce à quoi s'est employé Parkinson auprès de Staline, Atatürk et bien d'autres. Une nouvelle fois, l'écrivain serbe Svetislav Basara déploie un dispositif de l'absurde à sa façon dans *Grandeur et décadence de la maladie de Parkinson*. À l'occasion du prochain festival « Un week-end à l'Est » auquel il est invité, en voici le premier chapitre inédit, en primeur de sa parution aux éditions Notabilia en 2021.

Pavel Kouzmitch Kassatkin

MORBUS PARKINSON

Préface

Demian Lavrentievitch Parkinson, inventeur de la terrible maladie, est mort d'épuisement en 1947 dans un camp de travail de la Kolyma sous un faux nom, celui de Nikolaï Nikolaïevitch Kouznetsov. Parkinson portera encore ce nom éculé pendant quarante-trois sinistres années posthumes, jusqu'à la perestroïka, la glasnost et la dislocation de l'URSS, dislocation à laquelle – si l'on en croit les indications chronologiques et biographiques qui précèdent – Demian Lavrentievitch (désormais réhabilité) aura sensiblement contribué.

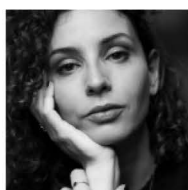
D. L. Parkinson a donc été réhabilité en même temps que des centaines de milliers de prisonniers tant réels que fictifs ; il a réintégré le gîte de son être disparu – son nom. Sa maladie, cependant, est tombée dans l'oubli ; elle végète sous un statut dégradé. C'est toujours *morbus Parkinson*, ou, plus populairement, le parkinsonisme, mais – ses contemporains encore vivants s'accordent tous sur ce point – les symptômes et le tableau clinique de la pathologie moderne n'ont aucun rapport avec la maladie de Parkinson originelle. Et il ne s'agit pas là d'une mutation de la maladie elle-même, comme dans le cas de la tuberculose qui ne cesse de trouver de no...



(Interview) Mila Turajlic, marraine de l'édition 2019 de Week-end à l'Est nous parle de culture européenne

31 OCTOBRE 2019 | PAR YAËL HIRSCH

Cette édition 2019 du Festival pluridisciplinaire *Un Week-end à l'Est* sera consacrée à Belgrade et aura lieu à Paris dans le 6ème arrondissement, du 27 novembre au 2 décembre prochains. Enki Bilal est l'invité d'honneur et, pour anticiper ce Week-end à l'Est prolongé, la marraine de l'évènement, la cinéaste *Mila Turajlic*, réalisatrice de *L'Envers d'une histoire* et *Cinéma Komunisto* nous parle de la culture européenne.



Quel rôle l'Ouest et Paris ont-ils joué dans votre formation de cinéaste?

Alors que j'ai fait mes études de sciences politique à Londres, mon éducation cinématographique principale s'est faite à Paris et, c'est dans ce contraste que beaucoup de mes idées comme cinéaste se sont développées. En 2003, j'ai obtenu une bourse de l'ambassade de France en Serbie pour assister aux universités d'été de la Fémis à Paris et j'ai passé deux mois là-bas à étudier l'art du court-métrage documentaire. Ce temps à Paris était ma première exposition au milieu cinématographique français et à la façon de mettre en valeur le documentaire. Ayant été exposée à un mode d'écriture beaucoup plus orienté vers la narration et l'efficacité dans un contexte anglo-saxon, j'ai vraiment aimé les divers rythmes et formes que j'ai trouvés dans les conversations entendues sur le cinéma en France. Cela m'a donné le courage de vouloir faire des films d'auteur. Une autre étape importante dans mon parcours a été d'assister à Eurodoc en 2012 ; notre mentor était le grand producteur français Jacques Bidou et j'y ai beaucoup appris sur la philosophie des producteurs indépendants français, la manière dont le cinéma français est produit et comment ils défendent les films. C'est aussi là que j'ai rencontré Carine Chichkowsky, de *Survivance*, qui m'a, par la suite, toujours accompagnée comme productrice dans mes projets artistiques. Cela a été une des collaborations créatives les plus importantes dans ma carrière.

L'interdisciplinarité du festival vous plaît-elle ?

Ce que j'apprécie beaucoup dans le concept du festival est la programmation qui crée de l'espace pour tous les arts. Il y a une vraie rencontre, qui mène à une grande richesse, notamment pour comprendre tous les courants qui ont construit l'actuelle scène culturelle de Belgrade. Personnellement, j'y trouve une opportunité de partager mes films, non seulement avec un public français, mais aussi de participer à des débats qui ont lieu pendant le festival et notamment à la conférence d'inauguration le 27 novembre à Reid Hall.

Enki Bilal était-il une figure importante pour vous pendant vos années de formation? Quelle est la première question que vous lui avez ou avez voulu lui poser?

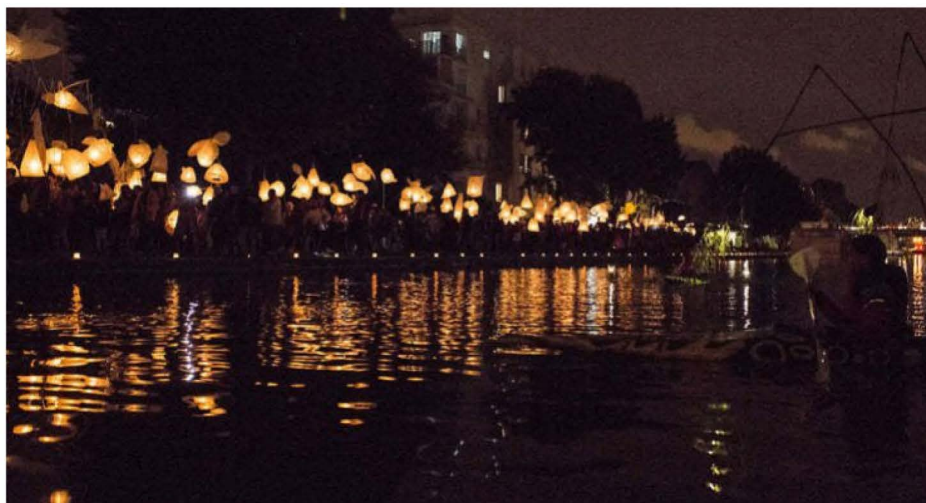
Pour nous qui avons grandi à Belgrade dans les années 1990, Enki Bilal était l'un de ces noms qui nous inspirait dans nos sentiments, avec l'idée que notre art et nos expressions pouvaient aller plus loin que le milieu que nous fréquentions en parlant un langage universel. Pour moi, il était important de comprendre comment Enki Bilal a créé son esthétique en développant une narration qui transcende les disciplines, notamment la bande-dessinée. Et d'un point de vue personnel, j'ai fait un documentaire sur les studios Avala Film à Belgrade, et le film de Bilal, Bunker Palace Hotel, a été produit par Avala Film. J'ai toujours été curieuse de savoir comment il a vécu le moment de la fin de la Yougoslavie en 1988

Parlez-nous de votre conférence du 29 novembre. Qui sont les Non-Alignés? Comment va se passer le dialogue avec Jacques Rupnik ?

Le projet politique des Non-Alignés est né dans les années 1960 d'une vision qui unifiait les pays qui émergeaient du colonialisme et dans un rejet d'une division en deux blocs idéologiques du monde. C'était un moment où les dirigeants des pays d'Asie et d'Afrique voulaient dessiner un chemin indépendant pour leurs pays et demandaient une place égale sur la scène internationale. La Yougoslavie a joué un rôle important dans la fondation de ce mouvement, en accueillant le sommet inaugural à Belgrade en 1961 et puis à nouveau en 1989, au moment de la chute du communisme. À un moment, le mouvement a réuni un tiers de la population du monde et, à l'intérieur, il y avait des systèmes politiques, religieux et culturels différents qui ont créé un langage commun. Alors que le mouvement a perdu de l'après à la fin de la Guerre froide, ce langage commun est resté à travers ce que l'on a appelé le « Tiers-monde ». Le projet s'est dissout aujourd'hui, largement à cause de son échec, comme résultat des erreurs des gens qui l'ont dirigé et avec la politique qu'ils ont mis en place. Mais l'échec a été aussi largement causé par une interférence étrangère qui s'est apparentée à un sabotage. On a beaucoup à apprendre aujourd'hui de l'analyse des principes de ce mouvement. Avec Jacques Rupnik, notre idée est de revisiter le moment de la création du mouvement, les aspirations politiques importantes qui ont été exprimées au sommet de Belgrade en 1961, et de retracer comment ces visions politiques peuvent être réactivées aujourd'hui et pourraient proposer une « troisième voix » dans le climat politique actuel.

Avez-vous l'impression qu'en 2019 l'on peut encore parler, d'ailleurs plus que jamais, de « l'Autre Europe » ?

Venue d'un pays qui est candidat à l'entrée dans l'Union Européenne et qui a été informé récemment par le Président Macron que la priorité de l'Europe était le renforcement interne et non l'extension, nous avons quasiment l'impression d'être une autre Europe ; de nous situer, en termes de civilisation et de culture, dans l'héritage européen mais en restant en dehors du projet politique. Trente ans après la chute du mur de Berlin, c'est le bon moment pour interroger les attentes d'unification (au sens le plus large possible) et comment la narration de l'« Autre Europe » a été mise en cause dans les dernières décennies par les pays d'Europe de l'est. C'est là que j'ai l'impression que les écrivains et les artistes ont joué un rôle important. En tant qu'artiste venue de l'ex-Yougoslavie quand je me confronte au projet européen, j'ai parfois l'impression de venir du futur. Nous avons vécu dans un projet qui proposait de transcender les différences nationales et qui, pendant mon enfance, me semblait stable. En observant le retour des forces réactionnaires et la mise en pièce du discours européen, j'ai l'impression que l'explosion de la Yougoslavie doit être un drapeau rouge pour ceux et celles qui ont pensé que le projet européen était un acquis.



Agenda culturel du week-end du 29 novembre

29 NOVEMBRE 2019 | PAR CAROLINE ARNAUD

On commence le week end avec le fameux Black Friday ! Mais alors que se passe t'il après ? On vous a concocté une listes des événements de ce week end qui vous feront sortir et profiter de ces derniers jours de novembre...

Pour faire la fête ce **vendredi soir**, plusieurs événements **électro et techno**:

Au **tunnel of love** (Pont Alexandre III, 75008, Paris) une soirée électro avec **Joris Delacroix**, **Para one** et **Jabberwocky**. Mais aussi une petite pépite nous a été révélée... l'espace des soirées YOYO du **Palais de Tokyo** va accueillir exceptionnellement ce soir une soirée Berlinoise, c'est à dire, une soirée qui nous rappelle les belles origines de la musique Techno ! Le label berlinois **Katermukke**, un des plus importants de Berlin, nous donnera accès aux vibes et au basses incroyables de **Dirty Doering** (fondateur du Katermukke), **Einmusik**, **Niconé** et **Jean Yann Records**... Paillettes, bières allemandes cette soirée est une excursion à l'Est que l'on adore et qu'on vous conseille de vivre!

Soirée Tunnel of love pour plus d'information [ici](#)

Soirée Katermukke pour plus d'informations [ici](#)

Ce **samedi** vous vous réveillez l'esprit encombré d'une question « il manque quelque chose » chez vous, mais quoi ... Un peu d'oxygène pour revivre sous le coup des frais de ce black friday ... On a trouvé pour vous l'événement parfait! **La vente de plantes à 1 euros** au jardin Martha Desrumaux dans le 12e arrondissement de 10h00 à 15h00.

Dimanche lors de la journée Paris-piétons il y a aussi la journée du **1er dimanche du mois gratuit pour les musées**

On a ainsi la possibilité de découvrir des lieux dans lesquels nous n'avons pas l'habitude d'aller. Vous pourrez visiter gratuitement ce premier dimanche une grande liste de musées et de lieux culturels en île de France. Pour plus d'informations sur la liste des **établissements culturels gratuits**, Vous pourrez donc avoir le plaisir de découvrir plusieurs expositions comme celle du Musée d'Art Moderne de Paris sur **Hans Hartung**, ou le Centre Pompidou avec l'exposition sur **Boltansky** et **Bacon** et tant d'autres...

Après une visite des musées c'est pas une envie soudaine de chocolat chaud ou de crêpe qui nous prend... mais plutôt une envie de tatouages! Le 1er décembre à la Bellevilloise on retrouve le « **Tattoo Village** » pour sa seconde édition! Au programme des tatoueurs, des disquaires, des fripes, des associations mais aussi des œuvres d'art et des DJ sets. Une ambiance tranquille pour finir le week-end. Pour plus d'informations [ici](#).

Et au théâtre, **Les femmes de Barbe bleue** jusqu'au **1er décembre**

Une pièce à voir absolument dans le vieux théâtre du Lavoisier Moderne Parisien, qui nous donne à voir des femmes qui subissent des violences insoutenables mais qui restent fortes et qui se soutiennent les unes et les autres.

Pour plus d'informations [ici](#).



Week-end à l'est : rencontre avec Oleg Sentsov

01 DÉCEMBRE 2019 | PAR JULIA WAHL

*L'événement de ce dimanche apparaît comme une exception dans une édition de Un week-end à l'est consacrée à Belgrade. L'espace Cardin nous proposait en effet de quitter momentanément la Serbie pour l'Ukraine et le plus fameux des Ukrainiens, **Oleg Sentsov**. Il avait reçu la veille, des mains d'Anne Hidalgo, la Citoyenneté d'Honneur de la Ville de Paris. Petit retour sur cet échange avec le réalisateur incarcéré par Poutine en 2014 à cause de son engagement sur la question criméenne.*

Une soirée sous le signe du combat

Standing ovation : l'entrée du cinéaste ukrainien dans la salle de l'espace Cardin a été accueillie avec applaudissements et clameurs. Rapidement rejoint par Emmanuel Demarcy-Mota, qui a ouvert la soirée en présentant le théâtre comme un « lieu d'accueil, ouvert à tous les combats », Sandrine Treiner, directrice de France culture, Oleg Shamshur, ambassadeur de l'Ukraine à Paris et l'écrivain Andreï Kourkov.

Le directeur du Théâtre de la Ville s'est rapidement éclipsé pour laisser la parole au diplomate ukrainien, qui a insisté sur l'importance de la mobilisation parisienne en faveur d'Oleg Sentsov et la nécessité de « continuer le combat » pour la libération des prisonniers politiques ukrainiens. Une soirée sous le signe du combat, donc mais aussi sous celui de l'imagination et de la poésie grâce à la prise de parole d'Andreï Kourkov.

Un intermède poétique et humoristique

Après avoir présenté les écrivains comme « habitant entre réalité et fiction », l'auteur du *Pingouin* s'en est en effet lancé dans la lecture d'une nouvelle de politique-fiction, imaginant l'Europe de 2034, année qui devait initialement être celle de la libération de son compatriote. Alors, bien sûr, la Grand-Bretagne ferait des pieds et des mains pour intégrer l'Union européenne – rires dans le public – et la température de la cellule de Sentsov ne serait pas « froide selon les normes locales : – 20 degrés ».

Oleg Sentsov a repris un peu plus tard ce ton humoristique en dézipant son gilet pour nous montrer avec une fierté un peu amusée le T-shirt qu'il portait dessous : un vêtement noir orné de l'inscription « AUTOMAIDAN » en référence au mouvement qui était le sien. Néanmoins, ces quelques moments de divertissement n'étaient qu'un bref intermède avant l'interview du réalisateur assurée par Sandrine Treiner.

Sentsov, l'Ukraine et la Russie

Oleg Sentsov est alors revenu sur l'histoire de l'Ukraine, qui n'a jamais connu de moment d'indépendance durable, celle de 1991 étant, selon le réalisateur, théorique. Cette nation ne reposerait pas sur des critères ethniques mais politiques d'adhésion à des valeurs communes. Si la question de la langue – l'Ukraine étant constituée certes de locuteurs ukrainiens mais aussi, massivement, de russophones – a été abordée, la position d'Oleg Sentsov reste ambiguë, puisqu'il a insisté sur le fait qu'aucune langue n'était interdite, tout en lançant cette formule : « Une nation, un pays, une langue : l'ukrainien ».

Il est vrai que les opinions politiques du Citoyen d'Honneur de la Ville de Paris et **lauréat du Prix Sakharov** sont parfois difficiles à cerner : à une question de l'assistance sur sa position sur la question tchétchène, il a botté en touche en déclarant que « la Tchétchénie fait partie de la Fédération de Russie » et que c'était donc une « question interne », mais a salué au passage le soutien des Tchétchènes à l'Ukraine. Un rien de complotisme aussi, quand il suppose que le mouvement des Gilets jaunes est influencé « en sous-main » par Poutine – qui, pour être exacte, n'en serait pas à l'origine mais l'attiserait.

Et le cinéma dans tout cela ?

Des aspects du personnage continuent donc à nous échapper. Saluons néanmoins sa volonté manifeste de ne pas chercher à paraître un héros et de continuer à lutter pour ses camarades qui n'ont pas, comme lui, la chance d'avoir été libérés grâce à la médiatisation dont il a fait l'objet.

Si, sans nul doute, le métier de cinéaste est pour beaucoup dans sa libération, Oleg Sentsov a insisté sur le fait qu'il n'avait aucune part dans son incarcération et que, pour lui, cinéma et combat politique sont deux choses disjointes. Depuis sa libération, il a repris le long-métrage qu'il travaillait au moment de son arrestation et espère pouvoir le tourner rapidement. L'occasion pour nous d'apprendre qu'il existe en Ukraine des programmes de soutien au cinéma d'auteur.

Une rencontre avec un personnage surprenant, donc, mais riche de découvertes et de questionnements.



Soirée de clôture de « Un week-end à l'Est » : Belgrade, l'effervescence culturelle comme refuge

03 DÉCEMBRE 2019 | PAR JULIA WAHL

L'édition 2019 du festival **Un week-end à l'Est**, consacré cette année à Belgrade et avec le dessinateur Enki Bilal comme invité d'honneur, s'est clos ce soir lundi 2 décembre au Théâtre de l'Odéon, avec une rencontre réunissant le dessinateur, la réalisatrice **Mila Turajlic** et les écrivains Goran Petrovic et Alberto Manguel. L'occasion de rechercher collectivement la meilleure description de la capitale serbe.

Cette recherche peut paraître une gageure : chaque artiste présent ce soir avait un rapport à Belgrade fort différent de celui de ses voisins. A tout seigneur, tout honneur : commençons par le parrain de la soirée, Enki Bilal. S'il est sans doute, en France, le plus célèbre de tous, c'est aussi l'un des moins belgradois puisqu'il a quitté la capitale de l'ancienne Yougoslavie à l'âge de dix ans, en 1961. Autant dire qu'il n'a connu la Belgrade post-Tito que comme visiteur. Un visiteur renseigné, certes, mais un visiteur quand même.

S'il n'en est pas de même de Mila Turajlic et Goran Petrovic, leur différence d'âge – la première a 40 ans, le second 58 – suffit à modifier leur sens de la ville : le rapport au passé yougoslave, mais aussi à la scène culturelle contemporaine, est tout autre. La mise en commun des souvenirs et des réflexions peut alors plus passer que par l'art et l'imagination, en un mot la poésie. C'était d'ailleurs – le sens de la présence de l'écrivain argentin Alberto Manguel, qui ne connaît Belgrade que par la littérature – mais de très près. Aussi cette soirée semblait-elle une invitation proustienne à rêver Belgrade, comme Marcel Parme ou Florence.

A la recherche d'une topographie personnelle

C'est d'ailleurs par cette réflexion sur le rapport qu'entretiendra sa vie durant l'exilé avec sa ville natale que nous accueille Bilal : « On part avec une cartographie des lieux qui n'appartient qu'à nous ». Et, à chaque retour, cette cartographie intime se heurte à celle que l'on découvre, qui a bien entendu pris quelques rides, comme les anciens compagnons de Marcel dans *Le Temps retrouvé*.

Et les rides, à Belgrade, font histoire : c'est cette ambassade, face à l'immeuble d'enfance de Mila Turajlic, qui a été détruite. C'est, d'après Goran Petrovic, ces quatre bombardements qu'a subis la ville au XXe siècle, avec huit changements d'État et, pour certaines rues, six changements de nom. Une topographie qui se mêle donc à une toponymie mouvante, toujours en recherche d'elle-même.

Et c'est peut-être là, pour Alberto Manguel, la chance poétique de Belgrade : au contraire de Paris ou de Venise, qui sont devenus des lieux à travers la littérature, Belgrade « n'appartient pas à cette géographie imaginaire » et est donc « ouverte à l'imagination ». Enki Bilal ne dira d'ailleurs rien d'autre quand il remarquera que, en Europe occidentale, Belgrade est une ville « exotique », liée aux conflits des années 1990, ou Goran Petrovic quand il notera qu'on peut aussi bien la considérer comme un « carrefour », le « point extrême de l'occident » mais aussi le « point final du Sud ».

Éloge de la « lanterne magique »

Accorder autant d'importance à l'imagination dans ces tentatives de décrire Belgrade trouve sa légitimité dans l'effervescence culturelle de la ville : des institutions et des festivals surdimensionnés, selon Mila Turajlic, car conçus pour la capitale, non de la petite Serbie, mais de la grande Yougoslavie. Cette démesure est d'autant plus frappante que les acteurs de la scène culturelle sont peu nombreux.

Il faut remonter à Tito pour comprendre l'importance de ces institutions, notamment cinématographiques : très tôt conscient du pouvoir de l'image animée sur les foules, il fait construire à Belgrade des studios de cinéma sur le modèle de Cinecitta. Le cinéma est ainsi érigé au premier rang des instruments de construction du sentiment national.

Cet usage ancien du cinéma permet au cinéma serbe contemporain de bénéficier d'importants financements publics, mais aussi à l'ensemble du cinéma de l'ancienne Yougoslavie – pour rappel, Slovénie, Bosnie-Herzégovine, Croatie, Serbie, Monténégro, Macédoine et Kosovo -, puisque nombre de films sont l'objet de coproductions entre ces différents pays. Une sorte de métaphore d'une harmonie, d'une paix possible, qui n'est pas sans rappeler l'objectif affiché par les « non-alignés », auxquels Mila Turajlic consacre actuellement un documentaire, présenté également durant ce festival.

Visuel : Affiche du festival

● Entretiens

« Aujourd'hui, il y a moins d'espoir et plus de résignation que sous Tito »

Posted by Admin on mercredi, janvier 22, 2020 · [Leave a Comment](#)



© Guillaume Narguet

Bora Ćosić, écrivain serbo-croate né à Zagreb en 1932, a passé la plus grande partie de sa vie à Belgrade, qu'il quitte en 1992 pour protester contre les dérives du régime de Slobodan Milosevic. Auteur prolifique, il a écrit une quarantaine de romans, d'essais et de recueils de poèmes ; or, seul un roman a été traduit en français : *le Rôle de ma famille dans la révolution mondiale*^[1], critique satirique du socialisme yougoslave et du régime de Tito. Sa publication lui a alors valu les foudres du pouvoir, ce qui n'a pas empêché l'ouvrage d'obtenir un franc succès et de remporter le prix NIN, lui octroyant de fait un statut d'œuvre culte. Zone critique est partie à la rencontre de cet auteur encore trop méconnu en France, dont l'œuvre colossale ne demande qu'à être traduite, publiée et découverte.

– Zone Critique adresse ses chaleureux remerciements à Mme Ivana Velimirac pour la traduction lors de l'entretien ainsi que la Librairie Polonaise pour la mise à disposition de ses locaux –



Votre roman est une chronique familiale satirique qui fait une critique acerbe du socialisme yougoslave et pour lequel vous montrez une grande liberté de ton. Écrit en 1969 au moment du dégel politique en Yougoslavie, comment a-t-il été reçu par les autorités ?

Je n'ai pas conçu ce roman comme une œuvre satirique mais plutôt une œuvre joyeuse, une sortie au sujet d'une famille dans un contexte historique, politique et social particulier. Je suis ainsi parti de l'histoire d'un foyer classique de trois générations (le grand-père, les parents, oncle et tantes et le petit garçon, qui est en même temps le narrateur) qui évolue dans la Belgrade de la Seconde Guerre mondiale puis de la dictature. On peut dire que la petite histoire est finalement révélatrice de la grande Histoire, avec ses drames et tragédies.

Imaginez cela comme une moquerie, celle d'une classe moyenne bourgeoise et de leurs valeurs dans un environnement difficile. De ce fait, mon roman a acquis involontairement, par la suite, une dimension satirique que je ne recherchais pas au départ.

Vous avez évoqué la notion de liberté. Mais il faut savoir qu'il ne s'agissait pas d'une liberté que je m'octroyais, pour moi-même. Après la guerre, il était permis, en Yougoslavie, d'écrire dans un style moderne, contrairement aux pays du bloc soviétique Roumanie, Albanie etc. . On pouvait donc produire ce qu'on voulait, les interdictions étant rares et très ponctuelles. Il n'y avait pas d'autodafés et les écrivains ne risquaient pas la prison pour leur littérature. J'ai ainsi pu publier trois romans surréalistes dans les années cinquante ainsi que de la poésie, dite futuriste, sans rien craindre de la part des autorités. On peut affirmer que le vent de la modernité a soufflé sur la Yougoslavie de ces années-là.

D'où la possibilité dont vous avez bénéficié d'adapter dans les années 60 la comédie musicale américaine Hair pour la scène de Belgrade, ce qui était osé.

Il y avait à l'époque, à Belgrade, deux grands festivals : BITEF le Festival international de théâtre de Belgrade, créé en 1967 , et FEST le Festival international du film de Belgrade, créé en 1971 , et qui existent toujours. C'étaient des événements culturels majeurs pour l'époque et auxquels se rendaient des metteurs en scène et des acteurs de toute l'Europe et du monde. Ces manifestations étaient emblématiques de la volonté d'ouverture du régime et de la liberté qu'il souhaitait infuser.

C'est d'ailleurs grâce au festival BITEF, et sous la direction de la grande dramaturge Mira Trailović , que Bob Wilson, pratiquement inconnu à ce moment-là, a pu acquérir une renommée mondiale en étant récompensé du grand prix du festival en 1977 pour *Einstein on the Beach*. Idem pour Peter Handke qui, alors qu'il n'était qu'un jeune dramaturge autrichien inconnu, y a présenté ses pièces *Le Pupille veut être tuteur* 1969 et *La Chevauchée sur le lac de Constance* 1971 . La scène belgradoise constituait finalement une sorte de tremplin permettant à des débutants de rayonner ensuite sur la scène mondiale.

La parution de votre roman précède de deux ans le début du Printemps croate, en 1971, et les grandes manifestations étudiantes qui ont eu lieu. Peut-on voir un lien de cause à effet entre ce contexte particulier et la parution de votre roman ?

Je ne vois pas de lien, sauf à considérer ce souhait très marqué de pouvoir s'exprimer de façon plus libre, plus ludique et presque plus provocatrice ou irrévérencieuse. J'ai écrit de nombreux essais et textes théoriques sur les manifestations qui ont eu lieu durant cette période 1968 notamment , comme mon *Esthétique temporaire des manifestations*. D'un côté, vous avez un véritable engagement politique et de l'autre, une appréhension par la littérature de ces mouvements sociaux. Par conséquent, cette littérature, qui fictionnalise la réalité objective brute, acquiert une dimension politique et engagée.

Mes premiers écrits, tout comme ceux de mon confrère Radomir Đončinović , étaient surréalistes ils interprétaient la réalité du quotidien d'une façon originale et très différente du réalisme soviétique qui était la norme dans les arts de cette époque. Le régime titiste n'a pas réagi comme on aurait pu le craindre dans une dictature soviétique classique et s'est senti moins provoqué par notre littérature abstraite que par des écrits réalistes à dimension sociale et à vocation critique qui étaient, par définition, plus abordables par la population et donc plus dangereux. Paradoxalement, la liberté n'avait rien à craindre là où elle s'exprimait le plus et là où elle laissait libre cours à son inspiration et son imagination les plus folles.



Le roman raconte l'histoire, sur quelques années, sans que la chronologie soit très précise, d'une famille haute en couleurs, partagée entre un père alcoolique, une mère dévouée mais désespérée, un grand-père, un oncle, des tantes, et au milieu un jeune narrateur d'une dizaine d'années, faux naïf, qui observe son environnement. Y a-t-il une part d'autofiction dans ce roman ou cette famille est-elle un archétype ?

Il y a bien sur un fond autobiographique que je ne peux pas nier. Mais il s'agit plutôt d'une vision archétypale, de lieux communs ou de topo concernant une classe moyenne en laquelle il est possible de s'identifier ou de reconnaître certains traits de caractère. Des personnes de mon entourage m'avaient d'ailleurs fait savoir, au moment de la publication du roman, qu'elles se trouvaient des points communs avec les personnages de l'oncle ou des tantes, par exemple.

Plus qu'une autofiction réfléchie et assumée, il s'agit avec mon roman d'une envie de jouer avec les clichés.

Le titre est assez ironique : il s'avère que la famille, plutôt dysfonctionnelle, assiste passivement aux événements qui se déroulent sous ses yeux, de l'occupation allemande et le gouvernement de Milan Nedić, à l'instauration du régime communiste de Tito. Pensez-vous que ce rôle passif puisse être généralisé à l'ensemble de la population yougoslave, durant les périodes décrites mais aussi durant les dernières guerres des années 90 ?

Il est vrai qu'on peut faire ce rapprochement et affirmer que cette famille, ce nucleus, reflète bien l'attitude d'une entité beaucoup plus vaste, telle que la société ou l'Etat yougoslave de ces années-là. Dans le même temps, il est aussi possible de considérer qu'un petit Etat se comporte parfois comme une famille. Un parallélisme peut donc s'opérer entre ces deux niveaux.

L'intrigue du roman forme une sorte de boucle : elle commence par la rédaction que le jeune narrateur doit écrire pour son école et qui consiste à raconter le quotidien de sa famille, et s'achève par un rapport que le même narrateur, qui a grandi de quelques années, doit rédiger sur ses proches sur ordre des autorités. Peut-on voir dans ce cercle vicieux une sorte de désespoir, de fatalisme relatifs à la situation du peuple yougoslave ?

Je dirais, au contraire, que malgré toutes ces mésaventures, c'est un roman optimiste. La vitalité de cette famille, les moyens qu'elle trouve pour survivre et s'adapter à cet environnement met en évidence un paradoxe de la vie, qui est de toujours voir le bon côté des choses, y compris dans les situations les plus noires et les plus difficiles. Cette famille, tour à tour ridicule, burlesque et pétrie de clichés, est finalement attendrissante de par ses défauts et sa candeur.

Elle semble être d'ailleurs la seule à croire que les choses puissent prendre une tournure plus favorable. Comme le dit mon jeune narrateur : « Nous avons une confiance illimitée en la vie, nous considérons l'existence comme un conte de fées, tout ce que nous entreprenions était magnifique ». Bien sûr, l'ironie est de mise ici mais elle s'impose presque par hasard. Cela n'était pas mon intention, je n'ai pas décidé de rédiger un texte ironique à la Voltaire j'ai obéi aux circonstances, ce qui en a fait un texte comique. Même des scientifiques très sérieux et d'austères professeurs de littérature germanique m'ont avoué avoir ri aux éclats en lisant mon roman.

La force de votre ouvrage réside dans le fait qu'il est en effet très drôle dans les deux premiers tiers et qu'il devient très triste dans le dernier où le sort s'acharne : le rire devient jaune et l'on finit par se demander si la famille ne va pas connaître un destin funeste. Peut-on dire que la comédie, plus que son rôle d'exutoire, de catharsis, met en évidence l'aspect tragique de l'intrigue mais aussi de la vie en général ?

Tout à fait, surtout dans les situations difficiles. Par exemple, la mère parle, à un moment donné « des gens merveilleux et des tragédies encore plus merveilleuses ».

On peut évoquer ce passage dans mon roman où l'oncle raconte l'histoire d'un fou qui entre dans un café et qui déclare : « Vous allez voir un homme qui est venu à bout de tout, même de lui-même » avant de se tirer une balle dans la tête. Le geste, bien que tragique dans l'absolu, est également comique par son côté absurde.

On note une critique de la déshumanisation imposée par le régime dictatorial : « Nous nous affairions à longueur de journée, quoique cela ne se remarquât guère, et ensuite nous nous couchions et rêvions de la même chose, à savoir que nous continuions à nous activer, telle des machines.» Est-ce un constat qu'on pourrait toujours tenir de nos jours, sur la société de consommation, le capitalisme, la mécanisation des rapports sociaux ?

Peu importe le progrès social, auquel je ne crois pas fortement soit dit en passant. On peut même dire que les circonstances sont encore plus difficiles et féroces actuellement qu'elles ne le furent par le passé. Sans entrer dans la critique superficielle du capitalisme libéral, j'ai l'impression que de nos jours, des ombres oppressantes et une véritable chape de plomb menacent les gens, davantage encore que durant la Seconde Guerre mondiale où, malgré les conditions difficiles et la souffrance, une certaine insouciance, voire la joie et l'espoir, persistaient. Il semble qu'aujourd'hui, cet espoir n'est plus permis.

Une des phrases les plus importantes de votre ouvrage me semble être la suivante : « Notre plus grande richesse, c'est la liberté d'expression, fût-ce pour formuler des pensées stupides.» Quel constat dresseriez-vous de l'état actuel de la liberté d'expression, en Europe centrale ou plus généralement en Occident ?

On peut noter un paradoxe. Aujourd'hui, il est possible de tout dire – par exemple, en Croatie, certains écrivains critiquent sévèrement le régime et pourtant, rien ne se passe. Aucune sanction ne leur est infligée. Mais la portée même de leurs paroles est nulle, elles n'ont aucune influence, aucun effet, car la population en Croatie ou en Serbie est résignée et passive. Il n'y a ni terreur ni répression car tout acte de violence de cette nature serait inutile. La liberté n'a plus d'importance.

Vous êtes installé à Berlin depuis 1995 et êtes retourné en ex-Yougoslavie en 2005, voyage dont vous avez tiré un livre : Voyage en Alaska. Du point de vue français, il est assez difficile d'appréhender ce pays qui n'en est plus un. Quelles clefs donneriez-vous pour le comprendre ?

Tout d'abord, je ne me considère pas personnellement comme apatride car je ne me suis jamais senti en exil. Il est vrai que j'ai quitté l'ex-Yougoslavie en 1992 mais je l'ai fait volontairement, sans en avoir été chassé. Je n'étais pas en danger et n'ai subi aucune contrainte. Je l'ai plutôt fait par choix et conviction personnelle, pour protester contre la dérive du gouvernement Milosevic. En fait, le seul vestige de cette vie antérieure que j'aie conservé est la langue, que je n'ai jamais quittée, et je n'ai jamais écrit dans une autre langue que le serbo-croate, bien que je vive en Allemagne.

C'est le souvenir que j'ai emporté avec moi. J'y ai toujours été attaché et c'est la raison pour laquelle j'ai signé en 2017, avec d'autres intellectuels, la Déclaration pour une langue commune, qui a pour objectif de mettre fin aux querelles linguistiques entre les quatre anciennes républiques yougoslaves, à savoir la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, le Monténégro et la Serbie, et de reconnaître au serbo-croate son unicité, qui fonde également un socle culturel commun à ces entités géographiques. Pour la petite histoire, je trouve toujours curieux et assez drôle que la génération postérieure à la mienne, celle qui est née dans les années 70, s'obstine à considérer que j'écris en « yougoslave », alors que la langue yougoslave n'a jamais existé en tant que telle. Miljenko Jergović, écrivain croate de Bosnie parmi les meilleurs, utilise encore le terme serbo-croate pour évoquer la population alors que pour nous, qui sommes de la génération d'avant, il s'agit de la langue.

Comment qualifieriez-vous la situation de la littérature ex-yougoslave actuellement ? Que vous inspirent les nouvelles générations d'écrivains ?

On y trouve des écrivains très intéressants, dont l'esprit est, bien sûr, tout à fait différent par rapport aux anciens et dont les horizons sont encore très nouveaux. Mais permettez-moi de revenir à ma génération et celle qui la suit, c'est-à-dire celles qui cultivent encore l'idée de langue commune. Je voudrais citer par exemple le poète croate Danijel Dragojević ou le romancier Radomir Đokanović, peut-être le dernier grand romancier serbe de notre temps, une figure majeure, une pierre de touche. Citons aussi Slobodan Ćin, qui a été traduit en français, et celui que je considère comme mon successeur et que j'ai déjà évoqué, Miljenko Jergović. Ce qui est rassurant, c'est qu'on peut toujours se trouver des disciples pour perpétuer la voie que vous avez empruntée en votre temps.

Vous êtes l'auteur d'une quarantaine de romans, d'essais et de recueils de poèmes. Pourtant, un seul de vos ouvrages est traduit en français. La traduction de vos autres livres peut-elle être envisagée dans un futur plus ou moins proche ?

Cette question tombe à pic, car j'ai un roman dont l'intrigue se déroule en Bretagne et qui s'intitule *Propast* « désastre ». Or, il est traduit en allemand et non en français, ce qui est paradoxal. Je lance donc un appel aux maisons d'édition françaises qui pourraient être intéressées. Il a fallu vingt ans en 1989 pour que *Le Rôle de ma famille* soit édité en allemand ensuite, les droits d'auteur ont été vendus dans de nombreux pays, y compris la France qui a publié le livre une première fois en 1995. Je ne perds donc pas espoir.

Mon histoire avec la France et le lectorat français a commencé pendant la guerre, dans les années 90. L'écrivain et universitaire Antonin Liehm, qui vit à Paris, y a fondé en 1984 la revue allemande *Lettre International*. Cette revue, qui paraît dans huit pays et qui comprenait un supplément français, a publié de longs extraits de mon livre *Journal d'un apatride*, qui a eu un certain retentissement durant la période des guerres de Yougoslavie. Cela a permis à mon œuvre d'être diffusée par ce biais en France. Malheureusement, ce supplément n'existe plus mais je suis devenu, entre-temps, un collaborateur régulier de la revue et cela fait 25 ans que j'écris pour elle.

Vous avez dit dans un entretien que l'Europe est une très belle utopie mais que nous vivons dans un monde laid. Pensez-vous que l'Europe pêche par excès d'optimisme ? Cette vision découle-t-elle de l'échec de l'Europe centrale, ou du moins de l'ex-Yougoslavie, à se rassembler autour d'une identité commune et unificatrice ?

Je ne sais pas si l'Europe est une utopie d'une grande beauté mais elle est certainement une utopie car elle n'est pas uniforme. Elle s'est nourrie d'apports divers, venus de civilisations étrangères et qu'elle a incorporés, qu'il s'agisse de l'héritage chinois, arabe etc. Et cela remonte à la Grèce antique.

Elle est en proie actuellement à une crise de l'immigration très grave. Mais il faut que l'Europe reconnaisse qu'elle est redevable d'une certaine manière à ces étrangers qui ont participé au façonnage de sa culture et que leur accueil en son sein pourrait être facilité au nom de la dette que nous avons contractée. Mais bien qu'elle soit, de mon point de vue, une utopie, je crois en l'Europe et je veux promouvoir fortement l'esprit européen qui doit nous animer.

¹ Écrit en 1969, traduit une première fois en 1995 et réédité en 2019 aux éditions Robert Laffont.

Entretien réalisé par Guillaume Narguet et traduit du serbe par Ivana Velimirac

CULTURE

Cinéma : Belgrade et l'histoire de la Yougoslavie par le trou de la serrure

8 DÉCEMBRE 2019 par MATHIEU LERICQ | PAYS : SERBIE, YUGOSLAVIE

« L'envers d'une histoire », deuxième réalisation de la cinéaste Mila Turajlić, traite ensemble d'un enjeu historique, celui de l'engagement politique de Srbijanka Turajlić (sa mère), et d'un enjeu très personnel en lien avec l'appartement familial, situé au centre-ville de Belgrade, dont les portes closes recèlent toute la complexité de l'Histoire ex-yougoslave. Pour mieux comprendre les fantômes qui rôdent en ces lieux quasi-hantés, devenus à travers le film un laboratoire dynamique d'une mémoire complexe, nous avons rencontré ces deux protagonistes de la culture serbe contemporaine, en marge du festival *Un week-end à l'Est*.



Srbijanka Turajlić (à gauche) est universitaire et militante politique, Mila Turajlić, sa fille, est cinéaste et réalisatrice du film « L'envers d'une histoire ». Photographie : Nikola Krtolica.

HABITER L'HISTOIRE

Le personnage principal du film *L'envers d'une histoire*, c'est un appartement. Et plus précisément, un appartement qui se situe en plein centre de Belgrade, faisant partie d'un immeuble dessiné dans les années 1930 par un membre de votre famille. Vous y avez toutes les deux vécu votre enfance, à des périodes différentes bien sûr. Ma première question est pour Srbijanka : Quelle a été votre réaction lorsqu'en 1945 les autorités révolutionnaires communistes décident de nationaliser les logements appartenant aux aristocrates, et octroient par conséquent une partie de l'appartement à des personnes issues de la classe ouvrière ?

Srbijanka Turajlić : Lorsqu'on est enfant, on n'a pas — je crois — de sentiment du tout. Quand vous êtes petits, vous ne faites pas forcément attention aux circonstances extérieures. Il est

Festival Un Week-end à l'Est : La Belgradoise Dunja Jocić

Du 27 novembre au 2 décembre, la vie culturelle serbe s'invite en plein Quartier Latin, incluant une pièce de danse incisive et ciselée : *The Resident*.

Après Varsovie en 2016, Kiev en 2017 et Budapest en 2018, les directrices Vera Michalski et Brigitte Bouchard proposent cette fois un focus sur la vie culturelle de Belgrade et de ses ressortissants. Le choix, fait l'année dernière, d'inviter la chorégraphe hongroise Adrienn Hód [[lire notre critique](#)] a montré qu'elles savent identifier des écritures radicales. L'exemple actuel de Dunja Jocić le confirme à nouveau.



Dunja Jocić © Helen Jankovic

Festival quasiment omnidisciplinaire, *Un Week-end à l'Est* offre chaque année un large panorama de la vie culturelle dans une capitale d'Europe centrale ou orientale. En choisissant des lieux du 6^e arrondissement, la manifestation inscrit, symboliquement, l'Europe de l'Est dans la tradition parisienne de la vie intellectuelle du Quartier Latin, ouvrant une fenêtre sur le bouillonnement culturel oriental en matière de littérature, musique, arts visuels, cinéma, philosophie, théâtre, photographie etc. Le fait d'y témoigner aussi de la danse mérite d'être relevé.

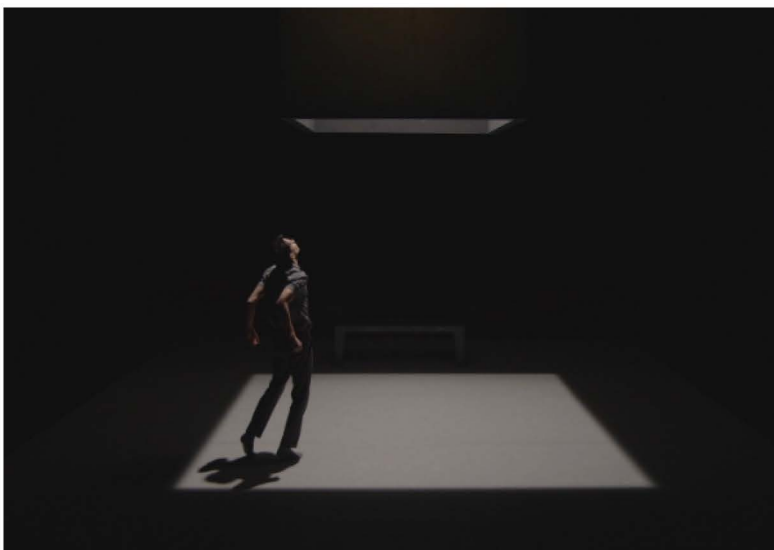
Sous l'égide de la marraine du festival, la cinéaste Mila Turajlic, nous allons retrouver, avec le dessinateur et cinéaste Enki Bilal, un artiste qui n'est pas sans lien avec la danse, ayant réalisé les scénographies (et les costumes!) de *Roméo et Juliette* et de *Retour à Berratham* d'Angelin Preljocaj. Turajlic et Bilal participeront par ailleurs au débat de clôture à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, le 2 décembre, placé sous le thème de « Belgrade : l'effervescence culturelle comme refuge ».



"The Resident" de Dunja Jocić © D.R

The Resident de Dunja Jocić et Barbara Markovic

Mais l'effervescence culturelle et les bouleversements politiques envoient autant d'artistes sur les voies de l'exil. Bilal est même arrivé en France à l'âge de dix ans. Et quant à la création chorégraphique *The Resident*, marquée par une rencontre ombilicale entre danse et littérature, la chorégraphe Dunja Jocić et l'écrivaine Barbara Markovic sont certes Belgradoises, mais la première vit à Amsterdam et la seconde, à Vienne. Ensemble, elles ont créé *The Resident*, une pièce sombre aux accents kafkaïens qui s'appuie sur une nouvelle de Markovic.



"The Resident" de Dunja Jocić – Simon Bus © D.R

Dans ce monologue intérieur, on suit le long fleuve des pensées d'un homme qui, retranché dans son appartement, observe son entourage, s'étonne, réfléchit, divague...

Pas tout à fait Monsieur K, ni tout à fait perdu dans un terrier, ni tout à fait un hikikomori connecté, cet homme nous révèle à quel point l'étrange – au sens fort du terme – peut se cacher dans une existence apparemment ordinaire.



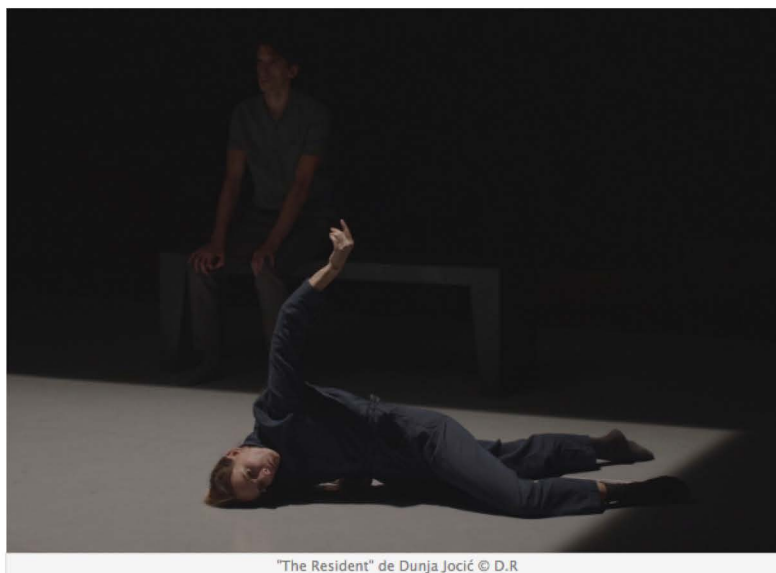
"The Resident" de Dunja Jocić – Simon Bus © D.R

Pourquoi observe-t-il, pourquoi est-ce là sa seule occupation? A-t-il un but? Un soupçon de Hitchcock plane sur la scène, placée sous un énorme cube suspendu, mystérieux, menaçant et aérien. Depuis ce volume carré sont diffusées les pensées du protagoniste de cette nouvelle de Markovic dont on entend ici des extraits.

Pour ce rôle plus qu'exigeant, Jocić a trouvé un interprète sur mesure. Simon Bus, danseur longiligne (formé en danse classique), donne à son rôle une densité absolue. Avec sa gestuelle ultra-précise, comme tirée au cordeau et pourtant insondable, il dessine les contours d'un être à la lisière de la vie sociale, rappelant certains personnages de Josef Nadj. Mais de temps à autre, l'étrange résident se retire et laisse la place à son ombre, plus énigmatique encore, qui

fait sa première entrée en se faufilant au sol tel un costume de ville vide.

Au fil du temps s'établit un jeu de vases communicants entre deux silhouettes sombres, dans un espace aussi concret qu'intérieur, univers oppressant et obsédant, où la présence du danseur-acteur étire le temps et la condition humaine, en écho au récit diffusé depuis un énorme cube suspendu, aussi onirique qu'oppressant. Car une certaine ambiance d'Europe de l'Est est bien au rendez-vous, posant son regard dubitatif et amusé sur le petit cirque des humains.



"The Resident" de Dunja Jocić © D.R

Jocić dit par ailleurs rester en contact étroit avec Belgrade, où elle apprécie la spontanéité et la chaleur des relations humaines. Mais après sept années de vie amstelloise et d'autres périodes passées en Angleterre et à Paris, elle appréhende « *les impossibilités au quotidien* », pour les artistes en particulier, qui compliquent la vie en Serbie.

La soirée d'Un Week-end à l'Est qui lui est consacrée le 28 novembre 2019 à la MPAA Saint Germain inclut par ailleurs un court métrage dont Jocić, qui a grandi dans une famille dont la vie tourne entièrement autour du 7^e art, est la réalisatrice.



Ce film, *The Bird*, n'est pas lié à *The Resident*. « *C'est un film de danse, mais sans narration, une sorte de musical d'horreur pour enfants* », explique-t-elle, se disant très influencée par le cinéma et en particulier par les films de Kubrick dont elle apprécie « *le mystère insaisissable* », ce qui caractérise parfaitement *The Resident* et son intensité cinématographique.

Thomas Hahn

Jeudi 28 novembre à 19h30 à la **MPAA/St-Germain**

MPAA Soirée Belgrade

Festival Un Week-end à l'Est

Histoire pour tous

1 DÉC. 2019 | PAR [FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST](#) | BLOG : UN WEEK-END À L'EST

Srbijanka et Mila Turajlić ne comprennent pas quand on leur dit "chez nous, nous évitons de parler de politique. C'est un sujet de dissension". À l'heure où l'Europe est confrontée à des démons pas si anciens, elles nous rappellent à quel point il est nécessaire au contraire de se ré-approprier l'Histoire et de penser l'Europe notamment à travers l'exemple de la Yougoslavie.

2 COMMENTAIRES | 5 RECOMMANDÉS | A+ A-

La journée d'hier s'est ouverte sur une partie de collages et gâteaux avec l'initiation d'une dizaine d'enfants à l'art de l'affiche par la jeune illustratrice Nina Batinica et s'est terminée avec la projection de Cinémonstre, une compression de ses films précédents par Enki Bilal où les fans ont pu retrouver l'esthétique si caractéristique du dessinateur culte portée sur écran, et voir, par exemple, un Michel Piccoli taché de bleu quelque part sur la lune dans *Tykho Moon*. Hier s'est initié par ailleurs le cycle des rencontres littéraires qui se poursuit aujourd'hui à partir de 15h à la Librairie polonaise avec un dialogue entre Svetislav Basara et Emmanuel Ruben, puis entre Mira Popović et Julia Deck.

Moment particulièrement privilégié et mémorable que la rencontre sur "l'engagement au féminin" à l'Espace des femmes — Antoinette Fouque, avec la réalisatrice Mila Turajlić et sa mère Srbijanka Turajlić. Remarquable de finesse et d'intelligence comme toujours, Antoine Perraud, journaliste à Mediapart, a débuté la discussion par un hommage à cette dernière, femme d'exception, démocrate convaincue — elle fut secrétaire d'État dans le premier gouvernement démocratique après la chute de Slobodan Milošević — qui, issue d'une lignée de magistrats, a opté pour les sciences et a été professeure en génie électrique à l'Université de Belgrade. Saluant chez la mère et la fille la force des convictions qui, chez elles, se transmettent comme un héritage, il a longuement évoqué *L'envers d'une histoire* (présenté l'après-midi même au cinéma) "un film dont on ne sort pas indemne", précise-t-il, dans lequel Mila Turajlić, qui dénonce une prise d'otage de l'Histoire par le politique, ravive quelque cinquante ans d'une Histoire trouble à travers la figure de sa mère — et de leur appartement, qui fut nationalisé et divisé sous Tito.



Srbijanka et Mila Turajlić à l'Espace des femmes en compagnie d'Antoine Perraud © S.C.

Mila Turajlić a "grandi dans un pays qui n'existe plus", certes ; mais du salon de cet appartement, devenu véritable parloir politique, elle garde la manière et les habitudes. Comme sa mère, elle n'a cessé de questionner le monde dans lequel nous vivons. Si elle a perdu la foi en la politique, en l'engagement, jusqu'aux manifestations de rue, elle continue de prôner l'esprit critique et le devoir de mémoire.

Toutes deux voient dans l'éclatement de la Yougoslavie une "métaphore de ce qui est en train de se produire en Europe. Le projet européen est victime de son succès. On oublie que l'Europe a été créée pour éviter une autre guerre. On oublie qu'elle s'est construite sur des batailles. Les jeunes pensent que la paix est un acquis. Rien ne l'est."



La réalisatrice Mila Turajlić © S.C.



Srđanka Turajlić © S.C.

Antoine Perraud a rappelé que cette force dans les convictions, ce refus inconditionnel de dévier de celles-ci, était l'essence du *non possumus* latin, "nous ne pouvons pas", cœur de la résistance européenne.

Une passionnante discussion, qui s'est poursuivie sous le porche à l'extérieur où nous avons trouvé Srđanka en train de débattre. À prolonger, ce soir, avec une autre figure de la résistance, le cinéaste ukrainien Oleg Sentsov, et lors du débat de clôture à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, lundi soir.

Rencontre exceptionnelle avec Oleg Sentsov

Dimanche 1^{er} décembre, 19h, Théâtre de la ville — Espace Cardin

Beaucoup d'émotions accompagnent cette rencontre avec le cinéaste ukrainien **Oleg Sentsov**. Libéré par le Kremlin après cinq années d'emprisonnement arbitraire dans le Grand Nord russe à la suite d'un procès qualifié de « stalinien » par Amnesty International, Oleg Sentsov, avait été au cœur de notre édition consacrée à Kiev, il y a deux ans, avec notamment la première projection en France du film *The Trial : The State of Russia vs Oleg Sentsov*, de Askold Kurov, sur le procès-spectacle qui avait abouti à sa condamnation à vingt ans de prison, un grand débat sur les limites de la liberté d'expression organisé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et le lancement d'une pétition pour sa libération et celle des autres prisonniers politiques ukrainiens. Nous sommes donc particulièrement émus de l'accueillir cette année. Il viendra nous parler d'un combat qu'il poursuit et que nous nous devons de poursuivre avec lui, au-delà des murs de sa prison. Discussion animée par **Sandrine Treiner**, écrivaine et directrice de France Culture.

Belgrade, l'effervescence culturelle comme refuge

Lundi 2 décembre, 20h, Odéon-Théâtre de l'Europe

Avec la réalisatrice **Mila Turajlić**, le dessinateur **Enki Bilal**, les écrivains **Alberto Manguel** et **Goran Petrović**. Discussion animée par **Sylvain Bourmeau**, co-fondateur d'AOC et producteur de l'émission « La suite dans les idées » sur *France Culture*.

Belgrade, longtemps carrefour entre l'Orient et l'Occident, près de sept mille ans d'histoire, détruite ou bombardée plus de quarante fois ; Belgrade et son histoire récente, entre effondrement et reconstruction. La « ville Blanche » s'affirme pourtant aujourd'hui comme le cœur battant de la Serbie. Avec ses théâtres, sa Bibliothèque nationale, ses musées, ses centres culturels et ses nombreux festivals internationaux, elle est sur le plan culturel le foyer bouillonnant du renouveau.

Par Suzanne Côté

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

Retour sur les deux premiers jours du festival

30 NOV. 2019 | PAR [FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST](#) | BLOG : UN WEEK-END À L'EST

Le week-end est arrivé dans notre Week-end à l'Est. Attendent les visiteurs, des rencontres littéraires à la Librairie polonaise, des films au Christine Cinéma Club, dont *L'envers d'une histoire*, de notre marraine Mila Turajlić, que nous retrouverons ce soir à l'Espace des femmes aux côtés de sa mère, Srbijanka Turajlić. En attendant : petit compte-rendu des deux premiers jours du festival.

COMMENTEZ | 2 RECOMMANDÉS | A+ A-



Dans les coulisses des Beaux-Arts de Paris avec Milena Bogovac © S.C.

Elles étaient bien remplies, ces deux premières journées d'Un week-end à l'Est / Belgrade. Des rencontres littéraires – littérature contemporaine à l'INaLCO, avec le trio Basara, Petrović et Lukić, et littérature classique à L'Écume des pages avec l'hommage à Ivo Andrić et Danilo Kiš ; des rencontres autour de l'Histoire, à travers le travail des dessinateurs Aleksandar Zograf et Edmond Baudoin, les photos de Goranka Matić (dans une contextualisation magistrale par la docteure Milena Dragičević Šešić, aussi brillante que désarmante de simplicité, et Laurent Geslin, journaliste au *Courrier des Balkans*) et les films d'archives présentés par Mila Turajlić au cours de son échange avec le politologue Jacques Rupnik sur la naissance du mouvement des non-alignés ; des concerts : LP Duo à l'auditorium Saint-Germain devant un public conquis et les notes enlevées des virtuoses sœurs Bizjak vers la voûte constellée de l'église Saint-Germain-des-Prés remplie à craquer de fidèles à la musique ; les premières projections au Christine Cinéma Club, dont celle en présence d'une Ivana Mladenović, invitée à l'occasion de la programmation de *Ivana the Terrible*, très fière de présenter pour la première fois l'un de ses films à Paris.

À souligner, la performance théâtrale donnée aux Beaux-Arts de Paris et issue d'une collaboration fructueuse entre la dramaturge et scénariste Milena Bogovac et des étudiants des Beaux-Arts. Mérite d'être souligné, l'enthousiasme de ces étudiants, parfaitement investis, qui entraînent les visiteurs à leur suite dans un parcours parsemé de surprises, créant au moyen du jeu théâtral, des ambiances, de la musique, tantôt un sentiment de malaise, tantôt d'émerveillement, oscillant entre sérieux et humour, dans ce lieu historique que sont les Beaux-Arts. La visite de la chapelle, avec ses trésors éclairée aux bougies, valait à elle seule le déplacement. Les visiteurs sont ressortis avec le sentiment d'avoir eu droit à une visite privilégiée et en emportant un peu de la fantaisie, de la légèreté heureuse, mais aussi une part des questionnements auxquels doit faire face un étudiant aux Beaux-Arts.

Deuxième représentation ce soir, à 18h. Avec Milena Bogovac et les étudiants Assiatou Dramé, Sophie Torell, Emmanuel Van der Elst, Alice Peynaud, Leonie Porchet, Daniel Galicia, Caroline Ailleret et Félix Touzalin. Rendez-vous à la colonne, dans la cour des Beaux-Arts.

Les visiteurs l'auront peut-être croisé, sinon ils viendront le voir tout à l'heure (15h, Librairie polonaise, avec Aurélien Bellager), l'écrivain Goran Petrović, avec une attelle au doigt. Quand on lui demande ce qu'il a, il répond « je ne sais pas, je me suis réveillé comme ça ». Quand il rentrera en Serbie, dit-il, il brandira son attelle en disant « voici la seule pièce de vêtement que j'ai achetée à Paris ». « L'élégance à la française », sourit-il.



L'écrivain Goran Petrović © S.C.

Le rire de Basara

28 NOV. 2019 | PAR [FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST](#) | BLOG : UN WEEK-END À L'EST

Petit compte-rendu de la soirée d'inauguration du festival ou comment Svetislav Basara nous laisse présager le meilleur

COMMENTEZ | A+ A-

J'arrive au Reid Hall avec un peu de retard. Nenad Vasilic joue de la contrebasse, Aleksandar Zograf dessine. J'arrive trop tard pour deviner la forme du morceau et Zograf a envoyé son dessin à ses pieds avant que j'aie le temps de distinguer ce qu'il représentait. Les « officiels » du festival prennent la parole à tour de rôle. Ce sont de drôles d'officiels. Il y a celle qui a la forme d'une tempête, d'un tourbillon. Ça ne rentre pas dans un moule, une tempête. Monsieur le Président a mis une veste rouge en accord avec l'affiche du festival. La trésorière est habillée en hippie. Notre marraine est belle dans sa robe noire. Elle se souvient d'une carte de l'Europe faisant la promotion du train pour jeunes voyageurs sur laquelle la Serbie n'apparaissait ni en orange ni en rose ni en jaune mais en noir. Comme s'il n'y avait rien à voir là, rien à faire là. Sa présence ce soir prouve le contraire. Après les discours, les écrivains invités montent sur scène lire leurs textes. Le comédien Jacques Bonnaffé les dit (très bien) ensuite. Zograf les illustre malicieusement. Le contrebassiste ferme les yeux pour mieux envoûter. Puis vient le tour de lecture de Basara. Alors, il se produit quelque chose d'extraordinaire. Il est question dans son texte de *sœurs Karamazov*. Tout à coup il se met à pouffer. Il peine à lire. Il est pris d'un fou rire. Son texte date, il l'avait peut-être oublié. Toujours est-il qu'il se produit cette chose incroyable : Basara fait rire Basara, irrésistiblement. Comme s'il se découvrait lui-même. Il rit comme rient ses lecteurs en le lisant. Sa lecture part en vrille. C'est le plus beau moment de la soirée.



Svetislav Basara © Nikola Krstolica

Impossible de reproduire ce texte de Basara, mais voici le texte d'ouverture du festival, tout aussi savoureux :

Par Svetislav Basara

Traduit par Gojko Lukic

BELGRADE

Belgrade est une ville qui, au sens mystique, ressemble à une poupée russe urbanistique, une *matriochka*, dans laquelle – emboîtées les unes dans les autres, les unes recouvertes par les autres – se cachent encore au moins une vingtaine de Belgrade plus petites, et de plus en plus petites, qu'on pourrait appeler des Subbelgrade.

La plus grande – appelons-la la primaire, la Belgrade officielle, celle qui figure sur les cartes géographiques et dans laquelle se trouvent les ambassades des pays étrangers, est affligée d'une manie incurable qui consiste à copier les capitales et les villes célèbres du monde, si bien qu'elle a volé à Rio de Janeiro le stade Maracana, à Venise le Lido, et encore bien d'autres choses qu'elle rebaptise ensuite « le ceci serbe » ou « le cela serbe » – le Maracana serbe, le Lido serbe...

Belgrade a atteint l'apogée de sa grandeur, à ses propres yeux, dans les années quarante et au début des années cinquante du XX^e siècle quand elle se donnait beaucoup de mal pour être aussi grande que Moscou. En ces années-là, afin de ressembler le plus possible à la capitale russe, la température hivernale à Belgrade devait officiellement descendre à au moins 40° C au-dessous de zéro, ce qui est bien au-delà du possible à cette latitude.

Si un hiver était sans neige – il y en a parfois de ce genre à Belgrade – les rues étaient saupoudrées de neige artificielle ; point de communisme sans neige et sans glace, croyait-on à l'époque.

Quand le communisme est tombé, la Belgrade primaire n'a plus ressemblé à rien.

Aujourd'hui, la Belgrade primaire ressemble à n'importe quoi, et on pourrait la décrire brièvement comme une bâtarde issue d'un accouplement contre nature entre New York, Calcutta, Bruxelles et Damas.

Voilà ce qu'est la Belgrade primaire, visible et accessible à tous, « *la capitale européenne de la vie nocturne, de la bonne nourriture et des plus belles* (le cynique dirait des moins chères) *filles du monde* », comme elle aime à se s'auto-promouvoir dans ses dépliants touristiques.

Mais à l'intérieur de cette plus grande poupée se trouvent quelques Belgrade secrètes, dont chacune, bien que formellement plus petite, est plusieurs fois plus grande que la Belgrade primaire.

Ce sont les Belgrade de Ljuba Popović, Dado Ćurić, Miro Glavurčić, Vladimir Veličković, Danilo Kis, Milorad Pavić.

J'aimerais que Paris découvre ces Belgrade-là. Il ne le regrettera pas.

Svetislav Basara (*Le cœur de la terre*, traduit par Gojko Lukić, Noir sur Blanc, « Notabilia ») dialoguera avec Emmanuel Ruben (*Sur la route du Danube*, Rivage, Prix Nicolas Bouvier 2019) lors d'une rencontre animée par Grégoire Leménager, journaliste à *L'Obs*.

« L'art et l'illusion », Dimanche 1^{er} décembre, 15h

À la Librairie polonaise, 123 boulevard Saint-Germain

Par Suzanne Côté

Plus peur du noir

28 NOV. 2019 | PAR FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST | BLOG : UN WEEK-END À L'EST

La photographe Sladjana Stanković nous parle de sa série "Aménagements successifs du noir" exposée à la galerie Folia dans le cadre du festival Un week-end à l'Est et de sa collaboration avec l'écrivain Sylvain Prudhomme.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ | A+ A-



Sladjana Stanković © Nathalie Barrus

Sladjana Stanković est née en 1966 à Trstenik, ex-Yougoslavie. Photographe de la marge, elle a suivi les ouvriers et les mineurs au fond des mines, en Serbie, les enfants roms des bidonvilles autour de Belgrade, les enfants d'un orphelinat en Bulgarie, les gens qui vivent dans la rue à Paris.

Pendant les années 1990, mon pays la Yougoslavie s'écroule (...) La violence est manipulée par tous et toutes les raisons sont bonnes : guerre de territoire, conflits religieux et ethniques, montages mafieux, luttes de pouvoir, avidité, jalousies, rancœurs accumulées (...) C'est la loi de plus fort qui règne sans pitié. Les groupes paramilitaires font régner la peur, les armes sont omniprésentes, l'embargo puis les bombardements de l'OTAN font des citoyens des otages. Les frontières se ferment, l'inflation dépasse les records de Weimar, la société sombre dans la misère économique et dans la misère culturelle. Les valeurs sur lesquelles nous avons bâti la vie d'avant s'écroulent.

Dix longues années de décomposition, de machinations, de luttes et de sang. Pourtant, Sladjana Stanković ne suivra pas ses amis dans leur exil. Elle brave la tempête, persuadée que cela aura une fin. Avec la chute de Slobodan Milosevic, celle-ci semble se laisser entrevoir. Mais (...) cet optimisme qui ne m'a pas quitté commence à se briser quand je me rends compte que le départ de Milosevic ne change pas fondamentalement les choses. Et réaliser ça c'est encore plus violent que tout, le noir déborde de partout. Je dois partir. Je fuis le noir.

Nous sommes en 2002. Sladjana Stanković ne retrouvera la Serbie et Belgrade que neuf années plus tard. Elle prend alors une série de photographies pour se confronter à tout ça. C'est le point de départ d'un projet qui, mené en collaboration avec l'écrivain Sylvain Prudhomme (prix Femina et prix Landerneau 2019 pour *Par les routes*, à L'Arbalète / Gallimard), aboutira à Aménagements successifs du noir, paru cette année chez Rue du Bouquet.



De la série Aménagements successifs du noir © Sladjana Stanković

Sladjana Stanković, vous êtes photographe. Vous exprimez votre rapport au monde au moyen de la photographie. En principe, vos photos se suffisent à elles-mêmes. Si des mots viennent en prolonger le sens, ils viennent "en plus", sans nécessité. Comment en êtes-vous venu à concevoir ce projet "Aménagements successifs du noir" avec l'écrivain Sylvain Prudhomme ? Comment percevez-vous cet apport littéraire dans votre propre "écriture", qui est la photo ?

Cette série est particulière pour moi. Jusque là j'avais porté mon regard sur le monde par mes photos et elles se suffisaient à elles-mêmes, souvent sans titre et sans longs textes d'accompagnement. En revenant à Belgrade en 2011, mon besoin n'était pas de photographier la ville mais de me confronter par la photographie à mon propre parcours et à mon rapport à cette ville et à mon pays. Ce n'était pas facile et j'ai très vite ressenti la nécessité d'un partage, d'autre point de vue.

J'ai rencontré Sylvain, en résidence d'écriture à Belgrade. Il voyait et vivait la ville à sa façon mais en même temps il écoutait vraiment ce que je lui disais à propos de moi et Belgrade, de moi et la Serbie. Il me suivait. J'ai eu envie de lui montrer mes photos et de lui demander si elles lui parlaient et s'il voulait bien être cet autre point de vue. Et ça a marché ! Il a créé une fiction qui fait écho à mes images. J'aime beaucoup ce texte.

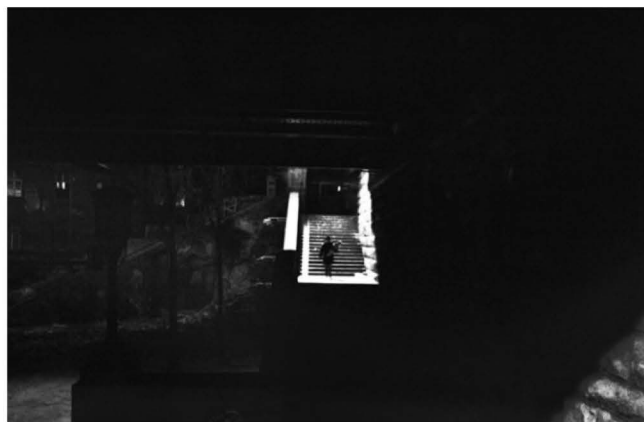
Je ne vis pas cette écriture de Sylvain comme un commentaire ou une explication de mon travail. C'est une œuvre en soi. Et ces mots m'ont emportée et ont aussi nourri la série. C'est vraiment une très belle expérience de rencontrer et travailler sur un projet auquel vous tenez avec quelqu'un qui à la fin devient votre ami proche.



De la série Aménagements successifs du noir © Sladjana Stanković

Vous avez "fui le noir", Belgrade et la Serbie. Les noirs de vos photographies, leur ambiance, tout comme le titre choisi par Sylvain Prudhomme, trahissent un certain pessimisme ; mais, à travers la notion d'"aménagement", elles renvoient également à une forme d'apaisement. Est-ce qu'on peut rendre le noir vivable, habitable, est-ce qu'on peut y trouver des repères ? Qu'avez-vous trouvé au bout de ce voyage et du projet auquel il a conduit ?

Je tiens tellement à ce titre. Pour moi il n'est pas pessimiste, au contraire. J'ai toujours peur des choses qui se sont passées et qui peuvent se reproduire. Ce projet m'aura permis de trouver une sérénité dans mon rapport émotionnel à Belgrade et à la Serbie ; de faire un peu la part des choses, de reconnecter avec mon enfance et ma jeunesse en Yougoslavie. J'aime cette partie de ma vie. Au début du projet, le noir prenait toute la place. Les « aménagements » m'ont permis de ranger les années 1990 et je ne les mets plus dans le même sac, avec les choses bien qui existaient dans ce pays qui n'existe plus mais qui fait partie de moi.

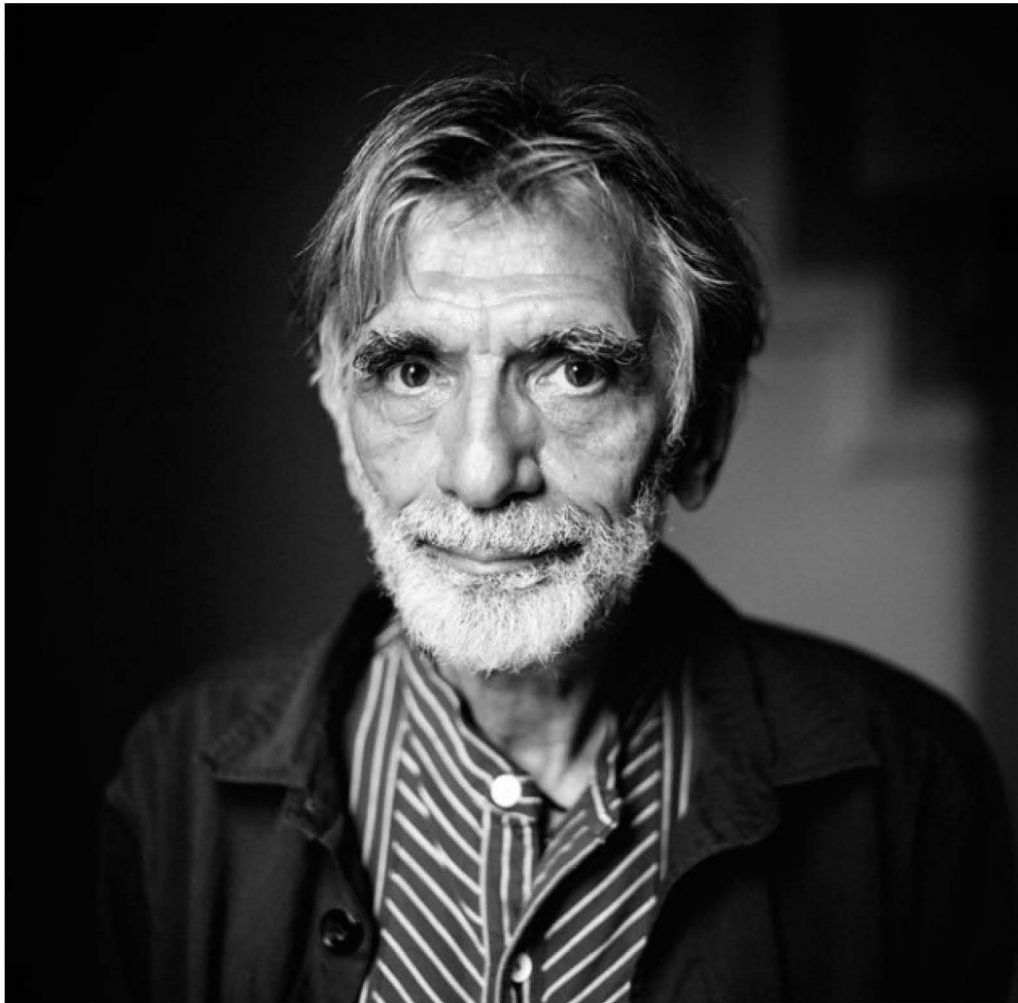


Je dessine ainsi, j'écris ainsi, je vis ainsi

27 NOV. 2019 | PAR [FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST](#) | BLOG : UN WEEK-END À L'EST

Un entretien exclusif et un texte inédit d'Edmond Baudoin à l'occasion de sa rencontre avec le dessinateur serbe Aleksandar Zograf dans le cadre du festival Un week-end à l'Est.

5 COMMENTAIRES | 10 RECOMMANDÉS | A+ A-



Edmond Baudoin © Zazzo, pour Libération

Edmond Baudoin naît à Nice en 1942. D'abord comptable dans un palace niçois, il décide de se consacrer au dessin vers les trente ans. Premier livre publié en 1981. *Couma acò* paraît chez Futuropolis en 1991 et remporte l'année suivante le prix du meilleur album à Angoulême. C'est son premier livre ouvertement autobiographique. Il en viendra de nombreux autres, atypiques, parfois incompréhensibles pour les fans de BD. De nombreuses collaborations, Le Clézio, Fred Vargas, L'abbé Pierre, Céline Wagner, Tahar Ben Jelloun... Le dessin l'a amené à l'écriture. À la danse, et autour du monde. Il lui a peut-être aussi permis d'aiguiser ce regard si singulier, ouvert et généreux qu'il porte sur le monde et les êtres qui l'habitent. Il nous parle ici d'art, de résistance et de vie.

À la danse comme à la danse

25 NOV. 2019 | PAR [FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST](#) | [BLOG : UN WEEK-END À L'EST](#)

Après la chorégraphe hongroise Adrienn Hód l'an dernier, c'est au tour de Dunja Jocić de tenir le flambeau d'une vision de la danse contemporaine radicale et sans compromis dans le cadre du festival Un week-end à l'Est.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ | A+ A-



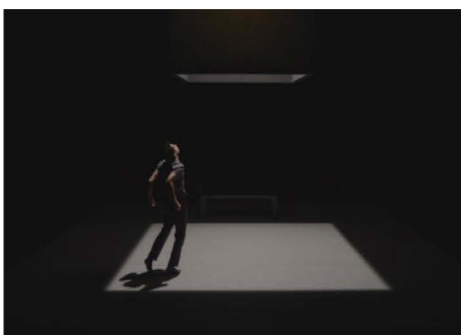
La chorégraphe et réalisatrice Dunja Jocić © D.R.

Née à Belgrade en 1978, Dunja Jocić est championne de gymnastique rythmique et membre de l'équipe olympique de Yougoslavie lorsque, lassée des difficultés rencontrées pour un oui ou pour un non au pays, elle décide de s'inscrire à la Rotterdam Dance Academy. Diplômée en 2002, elle danse avec des chorégraphes et des compagnies de renom avant de créer ses propres productions. Elle a été récompensée en 2018 lors des Nederlandse Dansdagen pour son talent de chorégraphe.

Inspirée d'une nouvelle de l'écrivaine serbe Barbara Marković, *The Resident*, sa toute dernière création, sera présentée en Première à la MPAA / Saint-Germain à l'occasion d'une soirée consacrée à la scène artistique belgradoise.

Pour ce rôle plus qu'exigeant, Jocić a trouvé un interprète sur mesure. Simon Bus, danseur longiligne (formé en danse classique), donne à son rôle une densité absolue. Avec sa gestuelle ultra-précise, comme tirée au cordeau et pourtant insondable, il dessine les contours d'un être à la lisière de la vie sociale, rappelant certains personnages de Josef Nadj. Mais de temps à autre, l'étrange résident se retire et laisse la place à son ombre, plus énigmatique encore, qui fait sa première entrée en se faufilant au sol tel un costume de ville vide.

— **Thomas Hahn**, *Danser – canal historique* ↗



The Resident, Dunja Jocić © D.R.

Héritage d'une famille passionnée de cinéma, Dunja Jocić crée autant pour la scène que pour l'écran. Son deuxième court-métrage, *The Bird*, « une sorte de musical d'horreur pour enfants », sera d'ailleurs projeté au cours de cette même soirée qui culminera avec un [concert pour deux pianos hybrides de LP Duo](#) ↗.

Un soir à Belgrade / Danse + Concert + Court-métrage : Jeudi 28 novembre, 19h30, MPAA / Saint-Germain. Réservation nécessaire : reservation@mpaa.fr / 01 46 34 68 58 / Tarifs : 15€, 10€, 5€

Master class avec Dunja Jocić : Vendredi 29 novembre, MPAA / Bréguet. Sur inscription : breguet@mpaa.fr / 01 85 53 03 50 Tarifs : 20€, 10€. Ouverte à toute personne ayant une expérience dansée. En langue anglaise. www.mpa.fr/programme/on/week-end-lest